GERMAIN NOUVEAU

LE CALEPIN DU MENDIANT

PRÉCÉDÉ D'AUTRES POÈMES
(VERS INÉDITS)

INTRODUCTION, BIOGRAPHIE
ET NOTES PAR
JULES MOUQUET

BEAUX TEXTES, TEXTES RARES, TEXTES INÉD
PIERRE CAILLER ÉDITEUR - GENÈVE
1010

Il manque les pages 47 et 48

LE CALEPIN DU MENDIANT

Copyright by Pierre Cailler, Genève, 1949
Tous droits réservés pour tous paye





GERMAIN NOUVEAU

LE CALEPIN DU MENDIANT

PRÉCÉDÉ D'AUTRES POÈMES
(VERS INÉDITS)

INTRODUCTION, BIOGRAPHIE
ET NOTES PAR

JULES MOUQUET

B.U. LETTRES LIMOGES
Inv. 18725 e
Cote 840 "18/19" Nou 3

BEAUX TEXTES, TEXTES RARES, TEXTES INÉDITS
PIERRE CAILLER ÉDITEUR - GENÈVE
1949

SCD UNIV. LIMOGES

IMPRIMÉ EN SUISSE

INTRODUCTION

C'est un petit calepin (170 × 105) semblable à ceux qu'on pouvait trouver pour deux ou trois sous dans nos campagnes avant la guerre de 1914. La couverture est en toile cirée noire, le papier quadrillé; les coins sont arrondis. Les bonnes femmes et les enfants les achetaient chez l'épicier ou la mercière pour leurs besoins quotidiens. Mais, au lieu de leçons et de devoirs, ou de comptes de ménage, ses pages, de la première à la dernière, sont couvertes d'une fine écriture, régulière et facile (à la plume le plus souvent) entremêlée de dessins pour la plupart religieux. En parcourant les lignes, on a la surprise de reconnaître bientôt que ce sont des vers, écrits à la suite l'un de l'autre, sans jamais aller à la ligne, même quand une pièce se termine et qu'une autre recommence. Le calepin compte soixante-quinze pages non chiffrées. A la onzième, nous lisons :

« *A Monsieur de Fontanes, Grand-maître de l'Université, Supplique rimée par B. La Guerrière. Je soussigné poète fou...* »

Et, page suivante, au milieu du long poème, la signature : LA GUERRIÈRE, au crayon repassé à l'encre, répétée deux fois.

La Guerrière, c'est le nom dont se faisait appeler Germain Nouveau, le poète de LA DOCTRINE DE L'AMOUR (publiée sous le titre de *Poésies d'Humilis*) et de VALENTINES [1], dans la seconde moitié de sa vie. Et le précieux calepin n'est rien de moins que le recueil de ses derniers

[1] Ces deux livres ont paru chez l'éditeur Messein en 1922 et 1924; ils sont précédés l'un et l'autre d'une importante préface d'Ernest Delahaye.

vers [1]. Les dessins, qui ont précédé l'écriture — car elle les contourne soigneusement — sont parfois datés : Toulon, 1911; — La Loubière, 1911 (10 juillet); — Tourves, 1911; — Pourrières (Var), août 1911... L'écriture est donc postérieure à cette dernière date. De peu. Après avoir séjourné plusieurs années à Aix, Nouveau venait de rentrer à Pourrières, où il allait se fixer définitivement. « Mon adresse est chez M. Auguste Moutte, receveur buraliste, à Pourrières (Var) », écrit-il le 17 septembre 1911. Et le 7 décembre suivant, il acquérait, pour le prix de 70 francs, la maison où il devait finir ses jours. Le pauvre hère, l'errant, enfin fixé ! le mendiant, devenu propriétaire !

Le Calepin peut être divisé en deux parties : la première contient de longs poèmes assez confus, dont les alexandrins ou les octosyllabes faciles et monotones eussent vite rebuté le lecteur : nous en avons reproduit un, qui donnera le ton : « *Çà, ma Muse, chantons...* » Nous publions la totalité des pièces de la seconde partie, sauf cet AVE MARIS STELLA que Nouveau fit imprimer à Aix en 1912, en une petite brochure de huit pages, et qu'on peut lire sous le titre d'*Ex Voto* dans les VALENTINES *(et autres vers)* p. 242. Sauf également la *Supplique rimée à Monsieur de Fontanes* que Nouveau a reprise, en lui donnant un long complément, en un manuscrit dont il envisagea l'impression; car on y trouve, à la fin, une note « pour le prote ». Le titre est devenu *Placet rimé au Grand-Maître de l'Université.* Nous l'avons publié à la suite du CALEPIN DU MENDIANT.

Nous avons, d'autre part, mis en tête de ce volume

[1] Il y eut d'autres calepins de Germain Nouveau. Dans une lettre à son cousin Léopold Silvy, de novembre ou décembre 1910, le poète lui mande : « Veuille, bien empaqueté et ficelé, me faire parvenir le plus petit des deux carnets ou calepins à couverture de toile cirée que j'ai confiés à ta bonne loyauté et sauvegarde. » Que contiennent ces calepins? Des vers, des notes, des dessins?

plusieurs poèmes plus anciens, qui n'ont pas été recueillis dans les deux livres parus chez Messein; nous avons retrouvé les uns dans des revues, et les autres viennent de manuscrits qui sont passés sous nos yeux.

Léon Bloy n'a pas hésité à appeler un de ses livres LE MENDIANT INGRAT. Germain Nouveau n'ayant point donné de titre aux vers qu'il recopiait ainsi, nous avons pensé qu'aucun ne convenait mieux que celui de CALEPIN DU MENDIANT. Léo Larguier raconte qu'accompagnant un dimanche matin Cézanne à l'église du Saint-Esprit, à Aix, en 1902 ou 1903, il le vit au sortir de la messe déposer un écu de cinq francs dans la sébile du mendiant posté sous le porche; et le grand peintre, s'arrêtant après quelques pas, de dire à son jeune compagnon : « C'est Germain Nouveau, le poète !... » Que ne nous en a-t-il laissé au moins un croquis !

Mendiant, Nouveau l'était devenu par humilité, comme ce saint Benoît Labre qu'il prit pour modèle. C'est à Arras, où il passait ses vacances en septembre 1877 chez la mère de Verlaine, qu'il eut la révélation de ce « grand saint », alors simplement « bienheureux ». On en parlait toujours beaucoup dans cette province d'Artois où il était né, non loin de Saint-Pol, au petit village d'Amettes, le 26 mars 1748. (Le bi-centenaire en a été fêté cette année.) Verlaine et Nouveau, qui visitaient ensemble les églises d'Arras, contemplèrent le monument du bienheureux dans la cathédrale Saint-Vaast. Et puis les Verlaine étaient fort liés avec la famille Decroix, qui habitait Fiefs, tout près d'Amettes. Ensemble, Nouveau et Verlaine allèrent voir les Decroix à Fiefs, et visitèrent au village voisin la maison natale de saint Benoît Labre. Nouveau devait y revenir : « Quel saint ! quel grand saint ! (écrira-t-il plus tard à sa sœur) quelle force ! quelle puissance ! On entre à Amettes dans sa

maison (une maison de cultivateurs) comme dans un moulin. C'est la seule maison de France comme ça. J'y priai, des fois, au crépuscule; ça me faisait une impression. Je me demandais si j'aurais le courage d'y passer la nuit. Je disais : « *Saint Labre, ayez pitié de moi ! Saint Labre, intercédez pour moi !* tout haut. J'étais seul. »

Verlaine dédie « *A saint Benoît-Joseph Labre, le jour de sa canonisation* » (8 décembre 1881), un sonnet qu'il publiera dans la *Revue Critique* (13 janvier 1884) avant de l'insérer dans AMOUR (1888) :

Comme l'Eglise est bonne en ce siècle de haine,
D'orgueil et d'avarice et de tous les péchés
D'exalter aujourd'hui le caché des cachés,
Le doux entre les doux à l'ignorance humaine,

Et le mortifié sans pair que la Foi mène... [1]

Et, dans son grand poème *Humilité*, écrit à la même occasion, Nouveau célèbre « Ce saint qui ne fut qu'un pauvre homme, Hirondelle de grand chemin » :

Beau paysan, ange d'Amette,
Ayant aujourd'hui pour trépieds
La lune au ciel et la comète,
Et tous les soleils sous vos pieds;
Couvert d'odeurs délicieuses...

[1] « Saint Benoît Labre, la seule gloire française du XVIII[e] siècle, mais quelle gloire ! et comment désespérer à jamais d'un pays à tels saints? mais aussi quelle pierre d'achoppement pour les cervelles titubantes de tous libres-penseurs, grands ou petits ! » (Verlaine, *Vieille Ville* (ARRAS), ŒUVRES POSTHUMES, tome I, p. 243). Verlaine signale là son monument de l'église Saint-Vaast.

La revue *Art et Crtique* (9, 16 et 30 novembre 1889), où *Vieille Ville* a paru pour la première fois, donne ce passage avec ces variantes (en italiques) : « Saint Benoît Labre, la seule gloire *religieuse* française du XVIII[e] siècle, mais quelle gloire *immense !* et *pourquoi* désespérer à jamais d'un pays à tels saints *comme à tels soldats, amoureux de la misère et fous des incommodités !* mais aussi quelle pierre d'achoppement pour *nos titubantes cervelles d'aujourd'hui !* »

« Avec la vie que je mène, écrit-il d'Angleterre à sa sœur, le 22 février 1892, il ne faut pas me demander d'être régulier dans ma correspondance; avec l'esprit d'indulgence, trouve à mon silence de bonnes raisons. Il en est une dans les psaumes, c'est que *mendicus sum et pauper* ». Pauvre et mendiant, tout le monde l'est devant Dieu; mais Nouveau, prenant la parole du psalmiste à la lettre, veut le devenir aussi devant les hommes, et il le restera courageusement jusqu'à la fin, en dépit des inconvénients que sa résolution lui attirera : moqueries et injures des enfants et des grands, tracasseries des gendarmes chargés de faire respecter les lois, même celles qui s'opposent à l'idéal du poète mystique :

« Avec leur infâme loi de Mendicité et leur infâme loi de Vagabondage, avec lesquelles ils ont atteint notre sainte religion au cœur, et qui est l'œuvre des arithméticiens de la Convention (dans leur « ardent amour de l'humanité », c'est un comble !) ils me déshonorent (comme tant d'autres) et me ridiculisent aux yeux de mes parents, et me rendent le jouet de mes amis (et de leurs bonnes), me tiennent toujours à la disposition de leurs mesquines vengeances; mais je préfère ma place, si mauvaise qu'elle soit, à la leur. » (Rome, 2 septembre 1908.)

* * *

Avant de conter la vie de Germain Nouveau, en m'attachant surtout à situer le poète dans son milieu littéraire [1], il me reste à m'acquitter d'une dette de recon-

[1] Il existe deux livres sur Germain Nouveau, parus coup sur coup : *La Vie étrange d'Humilis*, par Albert Lopez (1928) et *Humilis poète errant*, par Léon Vérane (1929). Cf. aussi le livre d'Elie Maire, *Trois Gueux du Seigneur* (1937); André Breton : *Rimbaud, Verlaine, Germain Nouveau, d'après des documents inédits* (Les Nouvelles Littéraires, 23 août 1924); Jean Richepin : *Germain Nouveau et Rimbaud* (La Revue de France, 1er janvier 1927); René Pintard :

naissance envers ceux qui m'ont aidé. Je nommerai d'abord Mme Marie-Louise Hart de Keating, fille de Laure Manuel-Nouveau, et sa nièce, Mme Jean Gualbert, fille de Mme Henriette Paulet (sœur de Mme Hart de Keating), qui ont très aimablement mis à ma disposition tous les papiers, peintures et dessins de leur oncle et grand-oncle.

C'est à M. Maurice Schuman, président du Conseil des Ministres, grand lettré et bibliophile de haute classe, que je dois le Calepin de Germain Nouveau : il m'a généreusement autorisé à en publier le texte et les dessins à ma convenance pour le plus grand bien de mon travail. Le Calepin est le morceau capital de ce volume.

M. Henri Mondor, à qui rien de ce qui touche Mallarmé n'est caché, est à l'origine de mon entreprise : au lendemain de l'Armistice, il m'apporta une lettre de Nouveau adressée au poète d'*Hérodiade*, avec quatre poèmes (dont trois inédits) en me disant : « Nouveau est un curieux poète, peu connu; vous devriez aiguiller vos recherches de ce côté. » Bien m'en a pris de suivre son sage conseil !

M. Armand Godoy, dont la bibliothèque — une merveille ! — recèle plusieurs autographes de Nouveau, s'empressa de me les faire tenir, dès que je lui eus appris la nature de mes travaux.

Mme Ernest Delahaye, la veuve de l'ami fidèle de Rimbaud, de Verlaine et de Germain Nouveau, a bien voulu me communiquer les lettres que son mari avait reçues du poète de La Doctrine de l'Amour.

Enfin, je n'aurai garde d'oublier M. le Recteur de l'Université de Paris et Mlle Marie Dormoy, directrice de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet — autre

Verlaine par l'image, ou la sagesse du poète (Mélanges littéraires et historiques publiés par la Faculté des Lettres de Poitiers, 1946) ; Jean-Marie-Carré, *Autour de Verlaine et de Rimbaud* (Université de Paris, 1948).

merveille ! — qui m'ont autorisé à reproduire les lettres et dessins de Nouveau conservés dans le fonds Doucet.

Qu'ils veuillent bien, tous, trouver ici l'expression de mes sentiments de très vive gratitude ! [1]

Paris, 26 mars 1948.

[1] Ce recueil de vers inédits sera suivi de deux autres volumes : une ICONOGRAPHIE de Germain Nouveau donnant la reproduction de soixante-dix peintures et dessins du poète, d'autographes, de portraits et autres documents curieux, et sa CORRESPONDANCE, adressée à Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Valade, Richepin, Delahaye, etc., sans omettre les lettres à sa famille. J'en ai réuni cent vingt à ce jour.

GERMAIN NOUVEAU
(1851-1920)

Lorsque par un décret des puissances suprêmes
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé...

Le poète Germain-Bernard-Marie NOUVEAU est né le 31 juillet 1851 à Pourrières, gros village sis à vingt-cinq kilomètres à l'est d'Aix-en-Provence, au pied de cette montagne Sainte-Victoire qui forme le fond de plusieurs toiles de Cézanne. Son père, François-Bernard, était âgé de vingt-quatre ans; sa mère, Marie-Augustine-Alexandrine Silvy n'en avait que dix-huit : ils s'étaient mariés le 6 octobre précédent.

Les Silvy comme les Nouveau étaient de bonne et vieille souche paysanne, implantée dans le pays depuis des générations; les grands-parents, propriétaires fonciers, s'occupaient de la coupe des arbres et de la vente du bois.

Le jeune ménage vient tenter sa chance à Paris; mais le négoce de nougats qu'il installe ne prospère pas, et au bout de trois ans il regagne la Provence. Peu après, le 18 octobre 1859, la jeune maman meurt à Aix, épuisée par six maternités successives. Trois enfants seulement sont en vie : Germain, et deux sœurs cadettes, Laurence-Alexandrine [1], et Marie-Pauline [2]. François Nouveau,

[1] Née à Aix, le 10 décembre 1855.
[2] Née à Aix, le 3 juillet 1857.

qui s'est associé à Aix avec un fabricant de pâtes alimentaires, se remarie le 25 janvier 1862 avec une demoiselle Roure. Atteint de la variole, contractée au chevet d'un de ses ouvriers qu'il visite quotidiennement, il meurt le 26 août 1864; sa petite Marie-Pauline, âgée de sept ans, était décédée le 15, fête de l'Assomption.

Les grands-parents veilleront tendrement sur les deux orphelins que ces deuils répétés ont fortement impressionnés. Mais il faut s'occuper de leur éducation. Tandis que Laurence est mise au couvent des Ursulines, où elle a deux tantes religieuses, Germain devient pensionnaire au petit séminaire Saint-Stanislas, qu'il fréquentait déjà comme externe. L'un et l'autre sont à Aix, mais ils ne se voient guère qu'aux vacances, à Pourrières. Là, les cousins sont nombreux et plusieurs de leur âge. Enfance pieuse : Germain eut quelques velléités de se faire prêtre.

A seize ans, il passe au collège Bourbon (aujourd'hui lycée Mignet) où il fait de brillantes études. A la fin de sa classe de philosophie, il remporte le prix d'honneur, le premier prix de dissertation française et le troisième accessit de version latine [1], et il est reçu bachelier ès lettres le 8 août 1870 devant la Faculté d'Aix.

La France est en guerre avec la Prusse, et nos revers ont déjà commencé : Wissembourg le 4 août, Reichshoffen le 6. Mais la Provence est loin des champs de bataille, le jeune homme ne souffrira pas de l'occupation allemande.

Six années d'internat, cela compte dans l'existence d'un enfant, de sensibilité précoce, avivée par trois deuils pénibles, et qui se sent attiré par l'art et par les lettres :

[1] En seconde, il avait obtenu : premier accessit d'excellence, deuxième accessit de narration latine, deuxième prix de version grecque. En rhétorique, deuxième accessit de discours latin, premier prix de discours français, troisième accessit de version latine, deuxième accessit de vers latins et troisième accessit de version grecque. (Communiqué par M^lle^ Bouvier, secrétaire du lycée.)

il dessine et il fait des vers. Mais il n'en a pas encore fini avec les contraintes : pendant deux ans il sera maître d'études — pion ! — au lycée de Marseille.

Le 31 juillet 1872, Germain Nouveau atteint sa majorité : c'est aussi la fin de l'année scolaire. Le prisonnier a soif de liberté. Il écourte ses vacances à Pourrières. Paris l'attire, où vivent les poètes et les artistes, tous ceux qui se sentent quelque chose là ! Muni de l'héritage de ses parents, il n'a pas à gagner sa vie en de fastidieuses besognes. Il fréquente les joyeux compagnons de la Bohême : on l'accueille d'autant mieux qu'il se montre bon camarade et généreux. Son compatriote Raoul Gineste [1] lui fait faire la connaissance de Richepin, qui le présente à ses amis Bouchor, Ponchon, Bourget, Forain... Bientôt il collabore à la revue d'Emile Blémont, *La Renaissance artistique et littéraire :* le numéro du 30 décembre 1872 publie son *Sonnet d'Eté*, adieu au midi natal,

Nous oublierons tout, même le soleil,

dont l'allure et le rythme rappellent *La Mort des Amants.* Baudelaire est évidemment alors son maître. C'est sa première publication, et comme il n'aime pas son nom, il l'a signée : P. Néouvielle.

La même revue, au cours de l'année suivante, donnera cinq fois des vers ou de la prose signés de son pseudonyme puis de son vrai nom. Petit à petit, Nouveau se fait une place enviable parmi les jeunes poètes. Paul Bourget, qui a son âge, l'a rencontré plus d'une fois quand il note sur son carnet de 1873, à la date du *Jeudi 15 mai, 8 heures du soir* [2] *:*

[1] Né à Fréjus en 1852.
[2] Communiqué par M. le général Daille.

« ... Je prends la rue Soufflot, je heurte Richepin. Discours connus... Eloge de Bouchor. Je le quitte à la porte de sa pension et je vais au Tabourey.

» Je n'y étais pas allé depuis bien longtemps, et je retrouve, en rentrant dans cette aire (??) d'idées, quelque chose qui m'explique beaucoup de mes tristesses. Valade, Gineste et Nouveau sont là; — Valade, toujours le même...; Gineste, éreinté et abruti sur le divan; — Germain Nouveau monnaye Richepin..., méprise la boutique de chez Lemerre, méprise France, Sully-Prudhomme... *Ils ne font rien bien*, ajoute-t-il. »

L'esthétique parnassienne n'est pas celle de Nouveau.

Maurice Bouchor a fait de lui un portrait moral, qui doit être tout à fait exact, dans une de ses charmantes CHANSONS JOYEUSES [1] :

A GERMAIN NOUVEAU

Parmi les poètes nouveaux,
Mon Germain Nouveau, tu te lèves
Et la religion des rêves
Te compte parmi ses dévots.

Car tu crois encore aux féeries
Du clair de lune et des forêts,
Et tu vois danser dans l'air frais
Cent mille fantasmagories.

[1] Charpentier, 1874. Richepin, Ponchon, Bourget et Forain sont également les dédicataires d'une *Chanson joyeuse*.

Jamais ton cœur ne renia
Les divinités de Shakespeare,
Et tu mourrais pour un sourire
De la blonde Titania.

Tu comprends, et ton nom le prouve,
Tout le fantasque renouveau;
Les vers éclos dans ton cerveau,
L'aile d'or d'un rêve les couve.

Le ciel de ton lit est un dais
D'arbres où perce la lumière,
Et n'es-tu pas, Germain, mon frère
Cousin germain des farfadets?

Tu t'es fait comme un sanctuaire
Pour y reposer ton ennui,
Et tu vois les Belles-de-nuit
Chaque soir s'ouvrir pour te plaire.

Le clair de lune est ton ami,
Et sa fine poussière blanche
Vient parfois saupoudrer la branche
Où perche ton rêve endormi.

Les sonnets, les strophes exquises
Pleines de parfums précieux
A ton gré croissent en tous lieux
Pour embaumer les folles brises;

Et parmi ces poèmes verts
Où le clair de lune frissonne,
Harmonieusement résonne
Ton nom fleuri comme tes vers!

Cet été de 1873, Nouveau villégiature en lisière de la forêt de Fontainebleau, à Marlotte. Une jolie fille l'accompagne, Vana. Il cueille çà et là quelque vers au cours de ses promenades et se « trouve un peu soûl tous les soirs ». Cela le change-t-il beaucoup de ses soirées de Paris?

Le jeune poète put assister encore aux derniers dîners des *Vilains Bonshommes*, dont « vers 1874, nous dit Régamey, de nouveaux venus firent le *dîner des Sansonnets*. » Son nom se retrouve dans l'*Album Zutique* [1], dont l'existence nous a été révélée par un catalogue de la librairie Auguste Blaizot (*Vente d'autographes* du 12 mars 1936), — avec plusieurs dessins et sept poésies dont nous regrettons de n'avoir pu prendre copie, l'*Album* étant devenu invisible depuis lors. Mais le catalogue fait erreur quand il attribue la composition fantastique qui encadre le titre à Germain Nouveau. Nous avons recueilli soixante-dix dessins et peintures de Nouveau, de toutes les époques de sa vie; aucune n'a la moindre ressemblance de facture ou de style avec la composition de l'*Album Zutique*. Celle-ci doit être certainement, à notre avis, du Dr Antoine Cros (frère du poète Charles Cros), « de qui l'on a des vers très bien, nous dit Verlaine, des dessins fantastiques, amusants au possible et, sans doute, philosophiques, c'est le cas de le dire, en diable, et aussi des aquarelles des plus remarquables... Antoine dessinait à la plume des *monstres* symboliques ou lavait d'échevelés paysages. » [2]

* * *

[1] Sur l'*Album Zutique*, dont Rimbaud et Verlaine restent les principaux collaborateurs, voir nos réflexions dans les ŒUVRES COMPLÈTES de Rimbaud (édition de la Pléiade, 1946, pages 667 et suivantes).

[2] Verlaine : *Charles Cros* (Les Hommes d'Aujourd'hui).

Verlaine et Rimbaud furent les collaborateurs les plus marquants de l'*Album Zutique* durant l'hiver 1871-1872 : Germain Nouveau était alors en Provence; quand il arriva à Paris (octobre 1872), ils étaient partis depuis trois mois pour Bruxelles et Londres. *Laeti et errabundi.* Après le coup de revolver qui mit fin à leur aventure (10 juillet 1873), Rimbaud était retourné chez sa mère à Roche (Ardennes). Il y termine sa SAISON EN ENFER, la fait imprimer à Bruxelles, s'en désintéresse aussitôt et l'abandonne à l'imprimeur qu'il néglige de payer. Alfred Poussin le vit, le soir de la Toussaint, au café Tabourey, place de l'Odéon, seul à sa table, farouche, et ne réussit pas à obtenir un mot de lui.

Quelques mois plus tard, Germain Nouveau le rencontre à son tour, au même café, dans les mêmes conditions d'isolement. Des camarades le lui montrent d'un signe de tête : « Rimbaud ! » Germain Nouveau, qui ne le connait que de réputation, va droit à lui, et engage la conversation. Rimbaud l'écoute, lui répond; il parle de l'Angleterre où il a vécu avec Verlaine, où il désire retourner, pour se perfectionner dans la langue. Nouveau s'offre à l'accompagner. Ensemble ils gagnent Londres aux premiers jours de mars 1874. Le 26, Nouveau annonce à Richepin son départ impromptu avec Rimbaud et leur vie commune : ils ont « loué une *room* dans Stampford street, dans une famille ». « Nous avons pu dépenser peu de ronds, grâce à notre connaissance des lieux où on tortore aussi magnifiquement bon marché que chez Polydore. Pour quatre ronds, c'est une assiettée de frites et de poissons haute comme ça, chez le ci-devant Dupont, Français anglomanisé. »

Ensemble, les deux amis passent des après-midi au British Museum : Miss Enid Starkie a retrouvé leurs signatures sur les registres de la salle de lecture [1]. Nou-

[1] ARTHUR RIMBAUD, by Enid Starkie, Faber and Faber, Londres, 1938.

veau fréquente aussi la National Gallery. « Pas fort, Turner (écrit-il encore à Richepin), un peintre anglais à qui Molin eût refusé des leçons de clairs-de-lune... En revanche, de chouettes Velasquez et des Rembrandt chic. »

Le 1er avril, la *Revue du Monde nouveau* publie son poème *Rêve claustral*, dont la « petite épouse » est un évident rappel de *Premières Communions*, mais « l'éternel colombier » n'a pas du tout la même signification, ni la même résonance que « le vieux colombier » d'*Oraison du soir*.

Leurs maigres ressources s'épuisent vite. « Pour vivre, dit Delahaye, ils travaillent d'abord chez un fabricant de boîtes, puis se séparent et se placent dans l'enseignement. »

Si les ILLUMINATIONS, comme l'assure Verlaine et comme doit le démontrer Henri de Bouillane de Lacoste dans sa thèse sur Rimbaud, sont postérieures à UNE SAISON EN ENFER et ont été écrites en 1874 à Londres, Germain Nouveau, cohabitant à cette époque avec leur auteur, fut le premier à les connaître. Et cela expliquerait l'envoi qui lui sera fait l'année suivante par Verlaine, de manuscrits de Rimbaud (qui ne peuvent être que les ILLUMINATIONS) qu'on chargeait Nouveau de faire imprimer à Bruxelles, où il séjournait. Pas chez Poot et Cie tout de même, je suppose ! Il est tout à fait regrettable qu'aucune des lettres échangées à cette occasion entre les trois poètes amis ne nous ait été conservée.

Tandis que Rimbaud restera en Angleterre jusqu'à la fin de cette année 1874, Germain Nouveau dès juin rentre à Paris. S'il ne devait plus revoir son compagnon de voyage, il ne l'oubliera jamais. Vingt ans plus tard, le 13 décembre 1893, d'Alger, il écrit à Rimbaud à Aden — il ignore qu'il est mort depuis deux ans ! Il voudrait « ouvrir une modeste boutique de peintre-décorateur » à

Aden, et lui demande ce qu'il pense de ce projet. Il attend une réponse « pour couvrir une épistole de bavardages plus longs ». et signe « ton vieux copain d'antan très cordial ». Nouveau ne fait pas mention de sa conversion, ni de la vie ascétique qu'il mène maintenant.

La renommée du poète des ILLUMINATIONS grandit. Le *Mercure de France* publie les ŒUVRES DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD (1898). Le livre, préfacé par Paterne Berrichon, n'échappe pas à Nouveau qui prend prétexte de l'opinion manifestée à M. Bardey par Rimbaud sur ses propres écrits : « *Absurdes ! ridicules ! dégoûtants !* », pour écrire le sonnet : *A J.-A. R.*, où ces épithètes sont reproduites entre guillemets. On trouvera ce sonnet plus loin, page 127.

Germain Nouveau, qui a vécu dans l'intimité de Rimbaud à Londres, n'a rien écrit sur lui. Des lettres qu'ils échangèrent (au moins pendant un an ou deux) après leur séparation, aucune ne nous est parvenue. Il conservait pourtant, entre autres souvenirs, un quatrain, inédit, dont il ne cite malheureusement que le premier vers dans une lettre à Delahaye du 14 octobre 1909 :

De ce siège si mal tourné
. . . . . .

Germain Nouveau passe le second semestre de 1874 à Paris. C'est alors qu'il fait la connaissance de l'auteur d'*Hérodiade* et de *L'Après-midi d'un faune* — ce dernier poème ne sera publié qu'en 1876 — « Mallarmé, mon premier dieu ! » dira-t-il plus tard, comme Rimbaud écrivait : « Baudelaire, le premier voyant, roi des poètes, *un vrai Dieu* ! » Ensemble ils purent causer de Londres que Mallarmé avait habité lui aussi, dix ans plus tôt. Le jeune poète nomma-t-il son compagnon de voyage,

que Mallarmé n'avait fait qu'entrevoir une seule fois, au dîner des *Vilains Bonshommes*, et qu'il qualifiera de « passant considérable »?

Nouveau se rappelle à l'« aimable souvenir » de son aîné le 23 septembre en lui envoyant deux sonnets « qui ne sont pas bien méchants ». Il lui demande comment se procurer ses vers du premier *Parnasse* (celui de 1866), introuvable. « Pour ce qui me concerne, termine-t-il, cela va et la saison s'annonce assez bien. »

De ses relations avec Mallarmé, Nouveau gardait précieusement « un quatrain de lui, qu'il me donna jadis (et qui est peut-être inédit). » Il l'est resté jusqu'à ce jour.

Si tendres dans leur fleur qui précède le mois,
Qu'on ne vit jamais faire, au faune qui ricane,
De sa flûte une sarbacane
Pour tuer une abeille avec ces petits pois.

* * *

1875 débute par « trois mois dans des perpétueux voyages ». Nord de France, Ardennes, Belgique, Bruxelles, puis l'Angleterre, où il restera « jusqu'à parfaite connaissance d'anglais ». De Londres, il fait part à Richepin le 17 avril, de ses travaux littéraires et de projets de publications... qui ne se *réaliseront jamais*.

» Je ne serai guère donc à Paris qu'au début de l'hiver, au premier cache-nez (c'est honteux, mais ça se porte encore). J'aurai donc, si je compte bien, deux volumes publiés : ODYSSÉE ENFANTINE, *Saintes Femmes*, *Les Villes*, *Dévotes*, etc., etc., et STATIONS, un autre en « verses », déjà de quelque cent pages, qu'est tout en alexandrins serrés comme les soldats de Philibert de Lorme, l'homme au cordeau... En oultre, je me casse

pieds et bras et reins, et je me vide la cervelle sur LES AMANTS FÉERIQUES *(a pleasant history)*, à qui je tâcherai de donner un tour rigolo. Ce sera une sorte de relation de viveurs dans certains temps et mondes vaguement définis avec beaucoup de réel. »

Nouveau donne aussi à son correspondant la recette de « l'absinthe beurrée, ainsi nommée par deux soulots à toi connus : c'est un mélange d'absinthe, de bière, de genièvre et d'eau de vie proprement dite ». On ne s'étonnera pas des troubles graves qui peuvent survenir dans l'organisme de ceux qui absorbent quotidiennement de pareilles mixtures : le cerveau le mieux équilibré n'y résisterait pas. Rimbaud tire sa canne à épée et la pointe contre Carjat. Verlaine, qui faillit tuer Rimbaud d'un coup de revolver, se livre à des sévices graves sur sa femme, puis plus tard sur sa mère. Plus doux de caractère, Nouveau en arrive à commettre des excentricités qui le mènent à Bicêtre.

C'est au cours de cette année 75 que se nouent les relations de Verlaine avec Nouveau. Il avait entendu parler de Nouveau pour la première fois à Stuttgart par Rimbaud auprès de qui il s'était rendu fin février, en sortant de prison et avant de gagner l'Angleterre. « Tu connais Nouveau, écrit-il à Delahaye en avril, de Londres. Qui est celui-là? Quel monsieur moral est-ce? » Et le 1er mai, de Stickney : « Si je tiens à avoir détails sur Nouveau, voilà pourquoi. Rimbaud m'ayant prié d'envoyer pour être imprimés des *poèmes en prose* siens (que j'avais) à ce même Nouveau alors à Bruxelles [1] (je parle d'il y a deux mois), j'ai envoyé — 2 fr. 75 de port ! ! ! — *illico*, et tout naturellement ai accompagné l'envoi d'une lettre

[1] Nouveau avait donc écrit de Bruxelles à Rimbaud puisque celui-ci connaissait son adresse.

polie, à laquelle il fut répondu non moins poliment; de sorte que nous étions en correspondance assez suivie lorsque je quittai Londres pour ici. Je lui écrivais, quelques jours avant, que je lui enverrais mon adresse, quand installé. Depuis, je n'en ai rien fait, pour plusieurs raisons, dont tu devineras les principales, et dont *la* principale, l'indifférence (au fond). Mais je ne voudrais pourtant pas passer aux yeux de ce particulier pour un salaud, qui n'écrit plus tout d'un coup, sans motifs; et si j'étais sûr qu'il n'allât pas galvauder mon adresse, je réparerais cet oubli de grande plume, sans cette chose, de ne pas savoir son présent *perchechoir*. Tu pourrais sans doute, puisque tu écris (probablement) à Stuttgart, toujours soutirer, sans dire pour qui, l'adresse actuelle du Germain Nouveau en question et me l'envoyer. Du reste, je n'y tiens pas plus que ça... »

Verlaine, à Stickney, ignorait que Nouveau était revenu à Londres; quand Delahaye le lui apprend, il s'empresse d'écrire à Nouveau et lui annonce sa visite : celle-ci se place entre le 15 et le 20 mai.

Ce fut à Londres, ville où l'Anglaise domine,
Que nous nous sommes vus pour la première fois
Et, dans King's Cross mêlant ferrailles, pas et voix,
Reconnus dès l'abord sur notre bonne mine.

Puis, la soif nous creusant à fond comme une mine,
De nous précipiter, dès libres des convois,
Vers des bars attractifs comme les vieilles fois
Où de longues misses plus blanches que l'hermine

Font couler l'ale et le bitter dans l'étain clair
Et le cristal chanteur et léger comme l'air,
— *Et de boire sans soif à l'amitié future !*

Notre toast a tenu sa promesse. Voici
Que, vieillis quelque peu depuis cette aventure,
Nous n'avons ni le cœur ni le coude transi ! [1]

Nous avons reproduit ce sonnet de la même façon que Delahaye dans sa préface aux VALENTINES. « J'ai marqué, nous dit-il, les vers où Verlaine, par un procédé affectueux qui n'est pas rare en ses sonnets dédiés, a voulu faire vivre quelque chose de l'ami et nous convier à entendre celui-ci causant et chantant. Les deux premiers soulignés sont des « mots » de Germain Nouveau, les derniers visent à imiter son style. »

Verlaine était alors à l'index dans le monde littéraire. Sa condamnation à deux ans de prison avait fait le vide autour de lui. Plus un ami ! Ce n'est qu'à son retour de Coulommes qu'il commence à renouer, non avec ses anciens camarades, mais avec les « jeunes ». Moréas et Barrès, les tout premiers, l'assurent de leur admiration. Pendant dix ans, de 1875 à 1884, Germain Nouveau et Ernest Delahaye, le camarade de collège de Rimbaud, furent les seuls amis fidèles, les seuls confidents du poète de SAGESSE [2]. Ils lui écrivent de longues lettres, toutes pleines de dessins cocasses qui amusent énormément Verlaine; ils l'encouragent de leur admiration, car c'est à eux que Verlaine, privé de tout public littéraire, envoie ses poèmes au fur et à mesure qu'il les compose. Ils se déplacent pour aller voir Verlaine aux vacances, à Arras, à Rethel, à Juniville, à Coulommes. Leur amitié ne se démentira jamais.

[1] Paru dans *Le Chat noir*, 24 août 1889, avant de figurer dans le recueil DÉDICACES (1890).

[2] Dès le 1er juin 1877, Verlaine cherche à reprendre avec Mallarmé des relations qui remontent aux POÈMES SATURNIENS, mais n'avaient jamais été bien étroites, puisqu'il appelle encore Mallarmé : « Cher Monsieur ». La correspondance des deux poètes ne se fait plus fréquente qu'aux approches des POÈTES MAUDITS. Voir le livre d'Henri Mondor, L'AMITIÉ DE VERLAINE ET DE MALLARMÉ (Gallimard, 1939).

Quels propos échangèrent Verlaine et Nouveau au cours de leur entrevue de Londres ? Il y fut naturellement question du poète d'UNE SAISON EN ENFER : c'est Rimbaud qui les avait menés l'un à l'autre ! Verlaine était avide des moindres faits et gestes de son ancien compagnon : ses lettres à Delahaye en témoignent abondamment. Il se fit donc donner des détails sur le séjour de Nouveau à Londres avec Rimbaud, l'année précédente. D'autre part, comme beaucoup de néophytes, Verlaine faisait du prosélytisme ; toute cette année 1875, il essaye, vainement, de convertir Rimbaud. Il ne fait pas de doute qu'il cherche de même à ramener Nouveau dans la bonne voie. L'entreprise était moins ardue. Et il réussit pleinement, puisqu'il déclenche chez son nouvel ami une crise morale et religieuse qui le fera quitter Londres, au lendemain de cette rencontre, alors que cinq semaines auparavant il mandait à Richepin qu'il ne rentrerait à Paris qu'au début de l'hiver. C'est de Paris en effet que Nouveau envoie le 26 mai à son oncle Alexandre Silvy l'importante lettre suivante :

« Une raison toute providentielle me fait quitter l'Angleterre. J'ai été placé deux jours dans un petit pensionnat de la campagne anglaise où je serais resté si Dieu ne m'avait attendu là. Il s'est opéré un tel changement moral en moi, qu'au physique il est probable que je ne suis plus le même homme. Je désire vous prendre pour confident, et j'ose espérer que vous ne me refuserez ni vos conseils, ni vos encouragements, une fois arrivé à Pourrières : car je veux vous revoir, revoir tout le monde. La Société de bienfaisance de Londres m'a donné mon passage jusqu'à Paris. C'est à vous, à la famille, maintenant, à faire le reste : j'attends dans le plus bref délai le ticket ou billet de départ qu'on devait m'envoyer l'année passée. Je serai donc au milieu de vous dans

quelques jours... En attendant, je suis sans le sou ici... »

L'enfant prodigue fut accueilli à bras ouverts par sa famille qu'il n'avait pas revue depuis trois ans. Il passe l'été à Pourrières et y compose des histoires rimées : « C'est très religieux, écrit-il à Richepin, le 27 juillet; les fins sont chrétiennes.

Récitez, on vous prie,
Un miserere pour la petite Nanie.

C'est très possible, du reste, même pour une *Vie Parisienne.*

Serai de retour (à Paris) premiers jours de septembre, engraissé, comme tu dis, monacalement, et bruni comme le clocher d'Alfred ! mais avec quelques idées arrêtées, et manières de voir la vie, de la sentir et de la peindre : plus rien de macabre, de bizarre, d'étrange (ces naïvetés se valent); mais le pur, le simple, le choisi, aller toujours à la plus grande lumière, qui est le soleil. — Pouah ! les lunes ! »

Il n'y a pas trois ans, à son arrivée à Paris, l'enfant du midi chantait :

Nous oublierons tout, même le soleil !

Le 17 août, Nouveau confirme à Verlaine son retour à Paris pour « les premiers jours de septembre »...

* * *

Pas plus que Verlaine, Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle Adam ou Charles Cros, collaborateurs, eux, des *Parnasses* de 1866 et 1870, Germain Nouveau n'est représenté au troisième *Parnasse Contemporain.* Il passait à Pourrières cet été 1875, quand l'éditeur recueil-

lait les envois de poésies. Même averti, il se fût sans doute abstenu, car il méprisait « la boutique de chez Lemerre ». Serait-il allé jusqu'à menacer l'éditeur d'une sommation pas huissier et d'une saisie en cas de publication, comme fit Villiers, pour l'*Anthologie des Poètes Français du XIX*e *siècle*? J'en doute. Et pourtant il déposera bien une plainte contre son meilleur ami, Léonce de Larmandie, coupable d'avoir publié ses poèmes religieux contre sa volonté. *Genus irritabile vatum.* Mais Nouveau était plus tenace que Villiers : il refusa de retirer sa plainte, malgré les instances de son cousin Léopold Silvy et de Delahaye.

Rimbaud non plus n'avait rien envoyé pour le troisième *Parnasse* : lui qui avait tant désiré être du second, il se désintéressait complètement aujourd'hui de la littérature. Mais Mallarmé et Verlaine et Charles Cros avaient fait des envois; le premier, *L'Après-midi d'un faune*, le second, des poèmes de SAGESSE. Tous les trois furent honteusement blackboulés. La honte rejaillit uniquement sur deux des mauvais juges. Ils étaient trois, Banville, Coppée et Anatole France.

Banville s'abstint à l'égard de Verlaine et de Charles Cros; il vota pour Mallarmé : « *Doit, je crois, être admis en dépit du manque de clarté, à cause des rares qualités harmoniques et musicales du poème.* »

Coppée s'abstint pour Verlaine et vota contre Mallarmé (sans motiver son vote) et contre Charles Cros : « *Non. Tous les ridicules du genre. Rien de personnel.* »

Anatole France se montra féroce :

« MALLARMÉ. *Non. On se moquerait de nous.*

» VERLAINE. *Non. L'auteur est indigne et les vers sont des plus mauvais qu'on ait vus.*

» CHARLES CROS. *Non. Je serais contraint de retirer mon envoi si le sien était admis.* »

Charles Cros médita aussitôt une revanche. Avec la

collaboration de son amie Nina de Villars, de Nouveau et de Rollinat (dont un poème avait tout de même été jugé digne d'être admis au *Parnasse Contemporain* de 1876), il conçut le projet d'un petit livre qu'il appellerait *Le Montparnasse Contemporain* (il habitait rue de Rennes). Le jeu de mots est double si l'on détache : *Mon Parnasse*. Un éditeur fut vite trouvé, Richard Lesclide, qui avait publié l'année précédente une petite plaquette de grand luxe, *Le Fleuve*, poème de Charles Cros, illustré de huit eaux-fortes de Manet. Le recueil vengeur, imprimé au printemps de 1876, ne parut qu'en juillet, sous le titre de DIXAINS RÉALISTES. A l'instar de Verlaine dans ses *Vieux Coppées*, les auteurs parodiaient le poète des HUMBLES. Sur les cinquante dizains, Nouveau en a signé neuf [1].

Pendant ce séjour à Paris qui durera près d'un an, Nouveau fréquente beaucoup le salon de Nina de Villars, qui habitait alors rue des Moines, avec sa mère, Mme Gaillard. La seule maison où il aille et où il travaille, écrit-il à Verlaine, le 20 octobre 1875. Il écrit un drame-bouffe en vers (un acte) dont il ne donne pas le titre : une commande de Nina. Il en cite un extrait que nous avons reproduit plus loin, page 93, un monologue d'*Yseult*, l'héroïne du drame.

Il collabore ensuite, avec Nina, Charles Cros et Richepin, au MOINE BLEU, un acte en vers, que l'on peut lire dans le livre posthume de Nina, FEUILLETS PARISIENS [2]. On y retrouve Yseult et son mari Enguerrand des Machicoulis, le Moine bleu, Tristan et Fenimore, nègre

[1] Ils sont repris dans les *Poésies d'Humilis et autres vers inédits*, Messein, 1924.

[2] Paris, Librairie Henri Messager, 105, boulevard Saint-Michel (1885). Une note avertit le lecteur que « *Le Moine bleu* n'appartient pas tout entier à Nina de Villars, qui eut pour collaborateurs en cette circonstance trois poètes amis. L'éditeur peut nommer avec certitude MM. Jean Richepin et Germain Nouveau ». Le troisième était Charles Cros, qui avait rompu avec Nina en 1877.

tantôt sourd et tantôt muet. Il est tout à fait impossible de déterminer la part de chacun des collaborateurs.

Ces deux pièces furent jouées chez Nina : Nouveau annonce la représentation de la première dans sa lettre à Verlaine. « Aujourd'hui, un peu pressé par cette chose dramatique qui se joue en ce manoir de la rue des Moines, par Richepin, Nina, une ex — du roi de Hanovre... Tirons le rideau. » Le public était composé des familiers de la maison : Charles Cros, bien entendu, et ses deux frères Antoine, le docteur, et Henri, le peintre, Richepin, Dierx, Rollinat, Villiers de l'Isle Adam, etc... On se fera une idée de ce qu'était une soirée chez Nina par le compte rendu d'une pièce de Richepin jouée le mercredi 12 juillet. Ecoutons Jean Prouvaire (*République des Lettres*, 16 juillet 1876).

« C'était fête ce soir chez M^mes^ Gaillard et Nina de Villars, comme c'était fête autrefois chez Thérèse. Et d'abord on a joué la comédie. Tout à coup, des rideaux algériens écartés par une main invisible ont laissé voir l'atelier d'un sculpteur, Stéphano. Quand je dis atelier, je n'entends pas un atelier comme celui de Gustave Doré... Etc...

» Puis, dans le jardin, sous les fenêtres vertes de ce vert artificiel, si tendre, que les lumières des lanternes donnent aux verdures la nuit, la fête rieuse a mené son élégante folie. Il y avait là des poètes et des princesses, ceux qui chantent et celles qu'on chante. L'or des cheveux, la pourpre des vins, l'éclat des toilettes hardies riait dans le demi-mystère de la nuit éclairée d'étoiles et de discrètes lanternes, Jusqu'à quelle heure? Et qui donc a regardé l'heure? Ce qu'il y a de certain, c'est que le plein jour resplendissait, au moment du départ, sur la cohue des sorties de bal confuses de tant d'extravagances, et des paletots introuvables et des chapeaux échangés. »

Le samedi 15, Richepin comparaissait devant la huitième Chambre correctionnelle et voyait sa CHANSON DES GUEUX condamnée et mutilée par les juges, comme l'avaient été dix-neuf ans plus tôt LES FLEURS DU MAL.

Tout au début de cette année 1876, il s'en était fallu de peu que Nouveau n'allât rejoindre Verlaine en Angleterre. Verlaine l'avait invité, lui suggérant même de se faire accompagner de sa sœur. La proposition pour celle-ci fut déclinée pour cause de « pénurie »; les choses ne s'arrangèrent pas non plus pour Nouveau qui renonça au voyage.

Il ne quitte Paris que le 15 août 1876, à destination de Pourrières; le 17 octobre, il y assiste au mariage de sa sœur. Celle-ci épouse un jeune notaire Eusèbe Manuel, avec qui elle va désormais vivre à Rousset (Bouches-du-Rhône).

Germain Nouveau passe l'automne et l'hiver en Provence, soit à Pourrières, chez le grand-père Nouveau, soit chez sa sœur à Rousset. Il fait de longues promenades dans la campagne, seul, méditant ses vers, parfois en compagnie de parents ou d'amis. Il écrit; il dessine et peint des portraits de familiers de la maison. Durant les longues veillées, il leur raconte des histoires, quand il ne joue pas aux cartes. Il leur lit GRAZIELLA, parfois même quelques pièces de vers de sa composition. Il a deux volumes en préparation : un de POÉSIES, un autre de CHANSONS RETROUVÉES; il s'en explique ainsi à Richepin dans une lettre datée de Rousset, 12 février 1877 :

« Il n'y a rien de neuf là-dedans [dans ses CHANSONS RETROUVÉES], que l'idée de ressusciter de vieilles choses. La forme existe, le fond est naïveté; or cette forme et cette naïveté, nous les retrouvons dans des tas de chansons qui portent la même marque populaire. *La pauvre*

femme, c'est la femme du roulier, — *Auprès de ma blonde, qu'il fait bon dormir*, etc., etc. Je n'ai donc qu'imité. *Jeannette s'est levée* doit exister avec des variantes dans tous les pays de France. Je l'ai arrangée à ma manière, mais elle existe certainement.

La Porqueronne que je t'envoie est un récit de Provence (admirable à mon avis). Ça se psalmodiait dans des temps extrêmement jadis. A ce propos, c'est à une vieille, vieille, vieille, que je la dois. Elle s'appelle *Bouligne d'or* de son surnom, c'est-à-dire Nombril d'or. [1]

Donc les modèles sont là. Si j'ai le droit d'évoquer les grands noms, la chanson populaire a fourni à Gœthe, à Heine, à Mistral ici [2]. C'est inépuisable. Je n'ai qu'à ne pas les lâcher des yeux. J'ai, je crois, l'instinct de cette langue qui n'est ni d'hommes ni de femmes, mais d'Esprits, de sorciers et de fées. Ça ressemble, comme dessins, ces chansons, — les modèles, bien entendu, — aux croquis des grands maîtres, sobriété, largeur, profondeur, éclairs et négligences. C'est anti-parnassien, quoi !...

Je t'enverrai un de ces quatre matins *La Résurrection*, que je polis et repolis.

Je serai à Paris à Pâques au plus tard. Mes affaires sont terminées, mais là, complètement. J'en suis sorti pas trop écorché. Je vais pouvoir avoir (quels mots bourgeois) un petit atelier à Paris, car, tu sais, je fais toujours un peu de peinture, oui, et cela va même assez mal... »

Nouveau ne reste pas à Paris au delà du printemps

[1] Richepin, dans son article de *La Revue de France* (1er janvier 1927), n'a pas reproduit toutes les poésies (ni toutes les lettres) qu'il avait reçues de Germain Nouveau. Nous avons tenté par deux fois d'obtenir de sa veuve une copie des inédites, *La Porqueronne* et *La Résurrection* entre autres. Nos demandes sont restées sans réponse.

[2] Nouveau oublie Gérard de Nerval et ses délicieuses chansons du Valois. Dans l'entourage de Nouveau, on aimait beaucoup les chansons : *Chansons joyeuses* de Maurice Bouchor, *La Chanson des Gueux*...

(1877); il part rejoindre Richepin à Guernesey. En septembre il est à Arras, chez la mère de Verlaine; il peint le crucifix de l'église Saint-Géry.

La statue est en bois, de grandeur naturelle,

nous dit Verlaine dans le poème d'Amour, *Un Crucifix*, dédié à Germain Nouveau pour le remercier du don de cette copie, offerte elle-même en reconnaissance de l'hospitalité reçue impasse d'Elbronne. C'est pendant son séjour à Arras qu'il s'en fut visiter la maison natale de saint Benoît Labre, à Amettes, comme nous avons dit dans l'Introduction.

Faut-il placer à cet automne 1877, après que Germain Nouveau eut quitté Arras, son passage à Charleville? Delahaye qui conte l'amusant épisode n'en précise pas la date. Nouveau y fut maître-surveillant à l'institution Barbadaux pendant près d'un mois. Singulier pion ! Le chahut s'organise sous ses yeux sans qu'il s'en émeuve. Un soir au dortoir des grands, il préside un punch qu'on fait brûler dans un pot de chambre. Un dessin [1] représentant la curieuse scène accompagne la lettre à Verlaine (non datée) où Delahaye conte cet exploit. Des innovations de ce genre le rendent vite indésirable, et il regagne Paris. Peut-être avait-il simplement voulu voir la ville où Rimbaud avait passé son enfance !

De retour à Paris et ses ressources fortement diminuées, il adresse une demande d'emploi au ministère de l'Instruction publique. Le 30 décembre, il est nommé (à la date du 1er janvier 1878) employé temporaire à la Direction de la comptabilité, en remplacement du titulaire en

[1] Reproduit dans *Autour de Verlaine et de Rimbaud*, dessins inédits de Pau Verlaine, Germain Nouveau et Ernest Delahaye, classés et présentés par Jean-Marie Carré (*Cahiers Jacques Doucet*, 1948).

congé pour raisons de santé, avec une indemnité mensuelle de 125 francs. Titulaire le 31 mars 1879, au traitement annuel de 600 francs, porté à 1500 francs, puis à 1800 fr. le 21 janvier 1881. Officier d'académie par arrêté du 13 novembre 1881. « Convalescent d'une affection diathésique qui a fortement ébranlé sa constitution » (selon le certificat du Dr Henri Napias), il obtient un congé de santé le 25 janvier 1882. Il cesse le travail, de son plein gré, le 1er août 1883 et envoie sa démission au ministre. La raison? On lui a refusé un congé d'un an qu'il sollicitait. Tels sont ses états de service au ministère. Cinq ans et sept mois de rond de cuir, c'est un bien long stage pour un bohême que reprend soudain le goût de la liberté; s'il a pu le prolonger ainsi, c'est qu'il est entouré de collègues et de chefs pleins de bienveillance pour le poète.

Ses vacances, il les passe tantôt dans le Nord, tantôt en Provence. En septembre 1878, il est à Rousset, chez sa sœur. Il rend à Verlaine sa politesse de l'année précédente en l'invitant à venir l'y rejoindre. Belle occasion pour le poète de CHANSONS SANS PAROLES de connaître la Provence; mais il était écrit qu'il ne verrait jamais le midi : au dernier moment, un empêchement survint et le voyage fut renvoyé aux calendes grecques.

En 1880, c'est Nouveau qui va passer septembre chez Verlaine, à Juniville (Ardennes). Il y dessine sa « tronche » au crayon; il souffre d'un horrible mal de dents qui lui donne un air renfrogné. Il fait le portrait de Lucien Létinois, le jeune ami de Verlaine.

Ce portrait qui n'est pas ressemblant,
Qui fait roux tes cheveux noirs plutôt,
Qui fait rose ton tein brun plutôt,
Ce pastel, comme il est ressemblant !

Car il peint la beauté de ton âme,
La beauté de ton âme un peu sombre,
Mais si claire au fond...

C'est pendant son séjour au ministère que Germain Nouveau composa les poèmes religieux auxquels il donnait le titre de LA DOCTRINE DE L'AMOUR. Exactement, « de novembre 1879 à août 1881 ». D'une inspiration franchement catholique et d'un noble et haut lyrisme, ces poèmes furent présentés à Victor Palmé, qui venait de faire paraître SAGESSE; mais la mévente de ce chef-d'œuvre de Verlaine n'était guère encourageante; la réponse fut négative. Maurice Dreyfous, l'éditeur de Richepin, se récusa de même. Nouveau en resta là... Et ce n'est que vingt ans plus tard qu'un de ses amis, fou de ses vers, qu'il savait tous par cœur, le comte Léonce de Larmandie, les publia aux Editions des *Poètes Français*, sous le titre de SAVOIR AIMER, et avec la signature *G. N. Humilis*. Le tirage, non indiqué, fut extrêmement restreint. Nouveau n'avait pas été averti, car Larmandie savait qu'il se serait opposé à cette publication, voulant même détruire son œuvre. En 1910, Larmandie en donna une nouvelle édition de luxe, « enrichie de quatre compositions inédites d'Auguste Rodin » : LES POÈMES D'HUMILIS. Editeur : *La Poétique*, 32, rue de Lubeck, Paris. Ce beau volume, in-4°, sur papier vergé anglais, ne fut tiré qu'à trois cents exemplaires. Il commence par une allocution de M. Maurice Saint-Chamarand et se termine par une *Histoire de J. G. N., dit Humilis*, par Léonce de Larmandie.

Quelque temps après avoir quitté le ministère, Germain Nouveau fit la rencontre d'un prêtre maronite, le

père Spath, directeur d'un collège au Liban, venu en France quêter des subsides pour ses œuvres; il était sur son départ. Nouveau s'offre à l'accompagner, en qualité de professeur; il est accepté. Ils s'embarquent à Marseille pour Beyrouth. C'est ainsi qu'il enseigna le dessin et le français au collège de la Charité Fraternelle, à Aramoun, petit village de trois cents habitants, dans la province de Kesrouan, à une heure de marche de Ghazin où réside actuellement l'archevêque maronite. « Le collège, posé sur le flanc de la montagne en face de la magnifique vallée d'Aramoun chantée par Chateaubriand, est aujourd'hui fermé et à demi ruiné », nous dit M. Robert Jean-Boulan, dans un intéressant article de la *Revue Provinciale* (Bordeaux, décembre 1932), « *Sur les traces d'Humilis au Liban* ». M. Jean-Boulan a fait une enquête sur les lieux mêmes, et voici ce que lui contèrent des vieillards à barbe blanche, anciens élèves du collège, qui se rappelaient fort bien Monsieur Nouveau. Le jeune professeur donna d'abord toute satisfaction dans son emploi. Mais un jour, au cours d'une promenade, il rencontra une jeune et jolie Libanaise dont il s'éprit et se fit aimer. Elle était mariée et mère de famille. Leur liaison fit scandale et le professeur fut chassé par le père Spath et par les villageois. Il s'en fut alors à Beyrouth. Sans ressources, il se mit à rôder dans les rues et à tendre la main. Il fait alors la connaissance d'une jeune aveugle, qui devient vite sa compagne; pour vivre, il l'envoie tous les jours mendier...

Au moment de donner le bon à tirer de ce livre, nous avons eu connaissance, aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères, de deux lettres de Nouveau adressées au consul de France à Beyrouth, qui nous permettent de rectifier quelques points de son séjour au Liban.

Dans sa première lettre (22 juillet 1884), il expose les conditions dans lesquelles il est parti. M. Mansour, Supérieur du Collège Patriarcal des Grecs catholiques,

à Beyrouth, avait chargé, pendant les grandes vacances de 1883, M. Elias Monassu, propriétaire à Ghesta (Mont-Liban) d'engager Nouveau comme professeur de français et de dessin dans le susdit collège, pour l'année scolaire 1883-1884, aux appointements mensuels de cent francs.

Est-ce cet engagement qui décida Nouveau à demander un congé d'un an au ministère? On serait tenté de le croire; mais il faut remarquer qu'il a cessé son travail à la date du 1er août. Peut-être l'aurait-il repris, s'il n'avait été, durant les vacances, engagé comme professeur au Liban?...

Des semaines, des mois passent. N'entendant plus parler de rien, Nouveau télégraphie en novembre à M. Mansour : « *Fixez époque.* » Celui-ci répond par dépêche : « *Venez immédiatement.* » La dépêche, adressée au Ministère de l'Instruction publique au nom d'*Auguste* Nouveau, ne parvint pas à l'intéressé (prétend Nouveau, qui conteste qu'elle ait bien été envoyée; mais une copie signée du chef de la station est annexée au dossier).

Ce n'est qu'en février 1884 que M. Mallouk, élève au Grand Séminaire de Paris et correspondant à Paris de M. Mansour, écrivit à Nouveau pour l'inviter à rejoindre son poste, lui avançant en même temps les frais du voyage. C'était cela surtout qu'attendait le poète. Il perdit encore un mois : la lettre, assure-t-il, ne lui arriva qu'avec un grand retard; et puis les préparatifs du voyage... Bref, on était à la mi-avril quand il débarqua à Beyrouth. Il ne toucha donc qu'un demi-mois de traitement ce mois-là. Mai et juin lui furent bien réglés; mais pas juillet. Avait-il été congédié à cause de son inconduite?

Prétendant que son arrivée tardive au Liban était uniquement due à la négligence de M. Mansour, Nouveau demande le paiement de son traitement depuis le 1er octobre. Dix mois à cent francs, cela fait mille francs, — moins

bien entendu les 250 francs qu'il a reçus. Il réclame de plus une somme de 610 francs à titre de dommages-intérêts.

Rien dans le dossier ne nous renseigne sur la façon dont le différend se termina. Le règlement fut laborieux : le 26 octobre, Nouveau adresse un appel désespéré au consul : « ... Je ne peux plus aller. Demain, je ne trouverai plus de crédit nulle part. Que deviendrai-je? »

Le nom du père Spath ne se rencontre pas dans ces papiers du consulat, ni le collège d'Aramoun. L'adresse donnée par Nouveau dans sa lettre du 22 juillet est : « chez M. Sélim Chichie, employé de M. Aubin, Beyrouth. »

Rapatrié à Marseille, sans doute par les soins du consulat, à la fin de 1884, il passe quelques mois à Rousset et à Pourrières. Il regagne ensuite Paris. *Le Chat noir* publie sous sa signature *Set-Ohaïda* (31 janvier 1885) et *Kathoum* (21 mars suivant), deux sonnets qui témoignent de ses connaissances en « beautés » libanaises. Deux autres sonnets, *Musulmanes* et *Smala*, qu'on peut lire à la suite des VALENTINES, sont de même inspiration.

* * *

C'est en « Juin quatre vingt-cinq, minuit... presque », Nouveau nous donne la date au dernier vers de son poème *La Rencontre* — dans « Un café de la rive gauche » — autre octosyllabe ! — que le poète fit connaissance de la femme qui devait lui inspirer, en même temps qu'une passion moins éphémère que les Libanaises, les poèmes charmants et savoureux de son recueil VALENTINES, du nom de la belle.

« Toutes ses grâces, toutes ses vertus, toutes ses perfections y sont détaillées et célébrées par une imagination jamais à court, avec une merveilleuse abondance et une infinie variété », écrit à juste titre Louis Denise,

dans le *Mercure de France*, 1er juillet 1891. Et l'auteur de *La Merveilleuse Doxologie du Lapidaire* nous apprend que « l'éditeur Vanier a chez lui le volume depuis longtemps composé et corrigé même sur première épreuve de la main de l'auteur. Nous ne savons trop pour quelle raison la publication en fut arrêtée. » Le recueil est daté : « octobre 1885-avril 1887 ». Pendant deux ans, le poète reste sous le charme de Valentine; puis, brusquement, l'envoûtement cesse : Nouveau déplore l'état de péché où il a vécu et s'oppose au tirage de son livre. Telle est l'explication qui nous paraît la plus simple. Mysticisme et sensualité alternent périodiquement dans cette nature ardente.

* * *

En 1885, Verlaine, revenu de Coulommes, habitait, rue Moreau, 6, cour Saint-François, l'hôtel du Midi, au rez-de-chaussée, dans la cour. Germain Nouveau y amena un jour un jeune poète, méridional comme lui, Louis Le Cardonnel, qui devait par la suite se faire prêtre. Ernest Raynaud assistait à cette présentation [1] :

« La porte s'ouvrit timidement, laissant se profiler dans la pénombre une figure fiévreuse et inquiète. C'était un homme de moyenne taille, avec un long collier de barbe noire, au complet de cheviote bleu, qui hésita sitôt qu'il nous vit et fit mine de rebrousser chemin en chuchotant à un compagnon invisible des mots que nous n'entendions pas. Il rentra bientôt sous la poussée violente d'un petit homme vif et glabre, qui le suivait et criait : « Non, non, je ne m'en irai pas; je suis venu pour voir Verlaine, je veux le voir. » Et continuant à bousculer son prédécesseur, il franchit le seuil à son

[1] *Une soirée chez Paul Verlaine*, LA MÊLÉE SYMBOLISTE, tome II, p. 24 à 27.

tour, claqua la porte pour lui couper la retraite, courut au lit de Verlaine, lui serra les mains plein d'effusion, avec l'enthousiasme d'un assaillant qui déploie le drapeau sur la citadelle enfin conquise, jeta triomphalement son nom en l'air : Louis Le Cardonnel ! Il expliquait : « Concevez-vous cela? Voilà des semaines que je tarabuste Nouveau pour m'amener ici, et Nouveau veut s'en aller parce qu'il y trouve du monde et que le monde lui fait peur. Mais les gens que l'on rencontre chez Verlaine ne peuvent être que des amis ! » Et, se tournant vers nous : « Je suis sûr que ces messieurs sont poètes ! » Verlaine nous nomma. « Vous voyez bien, appuya victorieusement Le Cardonnel, les yeux braqués sur Nouveau. Il n'y a pas d'étrangers. Nous sommes entre nous. Causons. » Cette cavalière entrée en matière nous fit sourire. Un courant sympathique s'établit. Je connaissais Le Cardonnel de réputation. Il publiait dans *Le Chat noir* des vers très remarqués. Je connaissais encore mieux son introducteur, de qui j'avais lu des poèmes dans *La Revue du Monde nouveau* de Charles Cros. Ce poète, vieil ami de Verlaine et de Rimbaud, était célèbre dans les cénacles. J'avais, sur lui, des confidences de Verlaine même et d'Ernest Delahaye. Je savais qu'il souffrait d'une neurasthénie aiguë. Son attitude contrainte m'affligea plus qu'elle ne me surprit. Il s'écroula, découragé, sur une chaise et demeura longtemps figé dans un mutisme agressif. Mais Le Cardonnel n'en avait cure... On apporta des grogs. Leur fumée, le charme de l'ambiance finirent par apprivoiser Nouveau. Il se décida, sur les instances de Verlaine, à dire des vers. Il composait alors les VALENTINES, recueil de poésies galantes, de madrigaux dans le goût du XVIII^e^ siècle, mais d'une liberté d'allure, d'une délicatesse de touche ravissante !... »

* * *

Depuis son retour du Liban, Nouveau menait, à Montparnasse et au Quartier Latin, ce qu'on appelle par antiphrase la *joyeuse* vie de bohême. Tout en chantant les beautés de Valentine, il suit les cours de l'Académie Colarossi (10, rue de la Grande Chaumière), sous la direction de MM. Raphaël Colin et Courtois. La direction des Beaux-Arts lui confie en mars 1886 l'exécution d'une copie de David, le portrait de Barbaroux; la copie est jugée digne de prendre place au musée de Versailles. Encouragé par cette distinction, l'élève se sent des aptitudes à passer maître : il ne serait d'ailleurs pas fâché de mettre un terme à son existence de privations.

Le 6 octobre 1886, il sollicite donc du ministre de l'Instruction publique un emploi de professeur de dessin dans un collège; cet emploi lui permettrait de préparer l'examen du certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin. Il est nommé à Bourgoin (Isère) et rejoint son poste le 19 octobre. Une note de son dossier montre la bienveillance et l'appui que n'ont jamais cessé de lui accorder ses anciens chefs et amis du ministère.

« *Cabinet du Ministre.* — M. Roëhn a écrit à M. Zévort [recteur de l'Université de Grenoble] pour lui demander une indemnité de déplacement en faveur de M. Germain Nouveau, nommé professeur de dessin à Bourgoin. M. Roujon serait très obligé à M. Zévort de conclure favorablement : M. Nouveau est digne d'intérêt et sa situation financière est précaire.

» Je propose à M. le ministre de ne pas maintenir M. Jouve à Bourgoin. On peut accorder à M. Nouveau 150 francs de frais de déplacement. (Signé) Ch. Zévort.

» Si après avoir lu le rapport ci-joint, M. le Directeur maintient à Bourgoin le professeur actuel, M. Nouveau serait très heureux d'aller à sa place à Château-Thierry. »

En haut, à gauche, au crayon rouge : *250 francs.* Et à l'encre : *Fait, 5 novembre 86.*

Les poètes qui cherchent leur gagne-pain dans l'enseignement ne donnent généralement pas satisfaction à leurs supérieurs. Mallarmé était professeur d'anglais au lycée Fontanes (aujourd'hui Condorcet). Le rapport de son proviseur, du 31 mai 1876, est sévère : « ... s'occupe d'autre chose que de son enseignement et de ses élèves... professeur médiocre et, peut-être, insuffisant. »

Germain Nouveau ne fut pas mieux noté à Bourgoin :

« *Collège de Bourgoin.* Année classique 1886-87.

» Le service de M. Nouveau laisse beaucoup à désirer; peu d'exactitude de travail, de méthode, et par suite aucun résultat. Il néglige ses élèves au point de les laisser entièrement livrés à eux-mêmes pendant les classes et de s'occuper exclusivement, devant eux, de sa préparation au certificat de dessin. En réalité, M. Nouveau n'a rien d'un professeur, et je demande instamment qu'il soit remplacé par un maître plus instruit et plus consciencieux. A Grenoble, le 30 juillet 1887. Le recteur.

» Traitement : 1600 francs. Avantages accessoires : 550 francs.

» Nombre des élèves : 138. Dans la classe du fonctionnaire : 110.

« Vœux du fonctionnaire : Néant. »

Le 8 octobre 1887, il est envoyé à Remiremont. Avant de quitter Paris, il va voir Verlaine hospitalisé à Broussais à cause de sa jambe depuis le 25 septembre, et lui porte tabac et pipe, ce qui ravit *poor Lelian.* Lui-même souffre de maux de reins. « Le poste n'est pas mauvais, écrit-il de Remiremont à Roëhn le 4 novembre, au point de vue des appointements surtout. Il y a un cours municipal et deux cours de jeunes filles, ce qui augmente quelque peu le traitement, je veux dire pas mal. Il est vrai qu'on a beaucoup de son temps pris.

J'espère aux premiers jours de janvier aller faire une visite à mes amis de Paris et avoir à cette époque le plaisir de vous serrer la main. »

L'année scolaire s'achève, pour le professeur, sur un satisfecit. « Bien vu à Remiremont, noté favorablement par l'Inspection générale du dessin », écrit le recteur de l'Université de Nancy, le 15 juillet 1888.

» Son traitement était de 2000 francs. Avantages accessoires : 900 francs.

» Nombre des élèves : 175. Dans la classe du professeur : 175. »

Remiremont, comme Bourgoin, c'était toujours l'exil. Nouveau se recommande à ses amis du ministère qui réussissent enfin à le faire nommer à Paris, au lycée Janson-de-Sailly. La direction de l'enseignement secondaire l'en avertit le 6 décembre 1888. Il est désigné pour remplir une suppléance, et recevra, pendant la durée de cette délégation, une indemnité mensuelle de 125 francs.

« S'acquitte avec zèle et très convenablement de son service; suit avec attention le travail de ses élèves », note le proviseur, le 5 avril 1889. Et le Recteur ajoute, le 15 mai, aux observations : « Direction intelligente. »

Mais la persévérance n'est pas la vertu principale de Nouveau. Son zèle se relâche l'année suivante. Les *notes* de l'Inspecteur de l'enseignement du dessin à la date du 11 juin 1890, sont franchement mauvaises :

« *a)* Observation des programmes : Ne sont pas observés.

» *b)* Enseignement collectif : Irrégulièrement appliqué.

» *c)* Correction des dessins : Peu affirmée.

» *d)* Classements, moyens d'émulation : Irrégulièrement suivis.

» *Propositions :* A l'avenir, ce professeur devra donner à ses élèves les modèles qui conviennent à leur classe, faire dater tous les dessins, ne faire ombrer que lorsque

Le lendemain 15 mai, sur ordre du préfet de police, il est conduit à l'asile Sainte-Anne. Nouveau certificat médical (le nom du docteur est illisible) :

« Atteint de dépression mélancolique; hallucinations probables; idées mystiques, réticences. »

Le 16, il est transféré à l'asile de Bicêtre. Troisième certificat du médecin de l'établissement, le Dr G. Dury :

« Atteint de dépression mélancolique et ne répond pas aux questions. Idées mystiques : marmotte des prières toute la journée; demande à se confesser tous les samedis et à communier tous les dimanches. »

Sur demande du beau-frère de sa sœur Laurence, M. Manuel, secrétaire de la direction de l'asile des aliénés d'Aix, le Dr Dury lui envoie le bulletin médical suivant :

« 28 mai 1891. A son entrée, ce malade était atteint de délire mélancolique avec idées mystiques; il répondait à peine aux questions et ne paraissait désirer que voir un prêtre et se confesser. Actuellement il va beaucoup mieux; il peut se rendre compte des faits qui ont motivé son internement; sa physionomie, qui respirait la tristesse et le découragement, est aujourd'hui très satisfaisante et sa santé physique ne laisse rien à désirer. Il est permis d'espérer que dans quelques jours M. Nouveau pourra être mis en liberté. »

Mais on sort moins facilement d'un asile d'aliénés que l'on n'y rentre.

Ce n'est que le 10 octobre que le poète quittera Bicêtre, grâce à l'intervention pressante de M. et Mme Delannoy, amis de la famille, qui le recueillent chez eux, à Charenton-le-Pont.

Cinq mois d'internement pour quelques heures d'exaltation ! Car, après la crise survint une dépression, fort naturelle puisque Nouveau se rendit compte tout de suite du milieu où il se trouvait. Chez les fous ! Or il

n'était pas fou. Les prières à hautes voix, les génuflexions sur la voie publique sont normales quand passe le Saint-Sacrement aux processions de la Fête-Dieu. Le fait qu'elles soient l'œuvre d'un isolé suffit-il pour le taxer de folie? De même pour les signes de croix faits avec sa langue sur le sol, qui sont de pratique courante dans les églises d'Orient; Nouveau avait été au Liban; le seul tort qu'il eut ce fut d'oublier qu'il était maintenant à Paris.

Nouveau était un mystique chrétien. Il avait la folie de la croix. Mais les mystiques ne sont pas des aliénés. On a trop souvent tendance à traiter de fous les non-conformistes, qui ne pensent pas et n'agissent pas « comme tout le monde ». A ce compte le mahatma Gandhi, qui prie et jeûne en public pour la réconciliation des mahométans et des bouddhistes de l'Inde, serait un aliéné. Et à Paris, on le mènerait à l'asile ! La meilleure preuve que Nouveau n'était pas fou, c'est qu'il se garda bien par la suite de renouveler les actes qui l'avaient fait interner. Cette détermination lui fut d'autant plus facile à garder qu'il renonça définitivement à l'alcool. L'intoxication alcoolique, voilà en effet la vraie cause de l'exaltation passagère de Nouveau, comme des excentricités de Rimbaud et de Verlaine : les « absinthes beurrées » mènent à l'asile, quand ce n'est pas à la prison. Nous avons le témoignage formel de M^me^ Thomazon, la gouvernante de Léon Dierx, laquelle venait réconforter souvent le poète à Bicêtre :

« M. Nouveau a passé un mauvais hiver, à cause de l'insuccès de son examen [*pour le certificat d'aptitude pédagogique à l'enseignement du dessin*]; il s'est fait beaucoup de souci avant et après, parce qu'il pensait qu'il ne serait pas maintenu à Paris, et que pourtant il y tenait beaucoup. Le médecin dit qu'il a eu un accès de delirium tremens causé par l'abus des liqueurs et

surtout de l'absinthe. J'avais bien remarqué qu'il « se rafraîchissait » souvent avec de l'absinthe. Je l'ai dit à M. Dierx qui, lui, ne s'en est pas aperçu, et a eu peine à le croire, vu le peu de ressources pécuniaires dont disposait M. Nouveau. Mais, ai-je ajouté à M. Dierx, vous ne savez pas combien il faut peu pour se procurer ces mauvaises liqueurs, qui sont d'autant plus pernicieuses qu'elles sont meilleur marché. »[1] Et qu'on se nourrit peu et mal, ajouterons-nous.

Léon Dierx vint à plusieurs reprises voir Nouveau à Bicêtre; rendant compte de sa première visite, fin mai, il écrit à la sœur du poète.

« J'ai trouvé votre frère beaucoup moins malade que le disait le premier bulletin médical. Il a causé de tout avec moi pendant une heure, a été très content de me voir, m'a demandé des nouvelles des uns et des autres, etc., sans qu'un mot déraisonnable se mêlât à la conversation. Il était calme et de santé physique parfaite, disant manger et dormir bien. On est doux pour ceux qui sont tranquilles comme lui, et il m'a dit qu'il n'avait à se plaindre que de l'oisiveté. En somme, la seule chose qui me parût anormale dans l'état mental de mon pauvre ami était cette résignation à cet internement dans un pareil lieu qu'il reconnaissait très bien. J'ai vu le Directeur, je lui ai chaudement recommandé Nouveau, au nom du ministère de l'Instruction publique, et j'ai obtenu qu'on lui donnât les livres qu'il demandait. »

La « folie » de Germain Nouveau fit grand bruit dans le monde littéraire. Un de ses plus anciens et plus fidèles amis, Camille de Sainte-Croix, dans le journal *La Bataille* (supplément *artistique et littéraire* du mardi) alerta les camarades et lança un appel aux éditeurs en vue de

[1] Confidences de la gouvernante de Dierx à Mme Delannoy, qui les a rapportées à la sœur du poète dans une lettre du 30 juin 1891.

publier les vers d'« un poète de grand style et de haut esprit, un des plus purs et des plus originaux parmi ceux de notre temps, homme de savoir profond et d'inspiration éclatante.

» Parmi son œuvre, on peut recueillir la substance de trois grands volumes, deux de chansons d'amour, d'étranges et mordants madrigaux, un troisième volume avec de larges et calmes poèmes où se reflètent des essaims de visions mystiques, splendides en leur candeur » (26 mai 1891).

Et le 14 juillet : « J'ai chez moi son volume d'hymnes mystiques, parfaitement complet... Ce manuscrit, d'environ trois mille vers[1], est daté de *novembre 1879 à août 1881.* » Et le critique en faisait l'analyse, citant de longs passages. « D'autres pièces sont chez Léon Dierx. Enfin le volume de madrigaux, sous son joli titre LES VALENTINES, attend son sort prochain chez un imprimeur. »

L'*Echo de Paris*, *La Plume* (Léon Deschamps), *Les Entretiens politiques et littéraires* (Bernard Lazare) et surtout le *Mercure de France* (Alf. Vallette) appuyèrent l'appel de Camille de Sainte-Croix.

On lit dans le *Mercure* du 1er juillet, sous ce titre : « *A Messieurs les éditeurs Savine, Bailly, Vanier, Genonceaux,* etc... » :

« ... Les anciens camarades du poète et toute la jeunesse littéraire ont approuvé le projet de C. de Sainte-Croix. Cependant l'éditeur intelligent ne se présente pas, que je sache, bien que l'écoulement d'une édition soit d'avance assuré. Nouveau, en effet, de la génération qui précéda immédiatement la nôtre, n'est qu'imparfaitement connu de nous-mêmes; il ne l'est pas du tout de la génération qui nous suit, et nul doute que tous nous

[1] *Les Poésies d'Humilis* n'en contiennent plus que 1800. Manquent donc 1200 vers, perdus.

acquérions un livre de ce bon poète. Il ne nous appartient pas de prendre une initiative en la circonstance, mais il n'est point inutile de faire savoir à l'éventuel éditeur intelligent que, dès qu'il aura répondu à l'appel de M. de Sainte-Croix, les revues littéraires les plus répandues, des quotidiens et les amis de Germain Nouveau se chargeront de lui obtenir des souscripteurs. »

Ces lignes généreuses étaient signées des initiales de Vallette. Le Mercure n'avait pas encore commencé la publication de livres. Sans cela, c'est lui, à coup sûr, qui aurait publié les poèmes de Nouveau. Un éditeur répondit-il à l'appel de Vallette? Nous l'ignorons, mais en tout cas, ç'eût été peine perdue. En effet, le poète s'opposa formellement à toute publication, en dépit des instances de sa sœur comme de ses amis.

* * *

Libéré le 10 octobre, G. Nouveau est reçu à Charenton-le-Pont, chez M. et M^me^ Delannoy, qui l'hébergeront huit jours, car ils doivent se rendre à Nice. Il compte, leur dit-il, soit reprendre sa profession, soit se mettre dans une maison religieuse. M. Delannoy, qui connaît bien l'Afrique du Nord, l'engage à faire partie de la mission du cardinal Lavigerie; on cherche des hommes de bonne volonté. Nouveau raisonne : « J'ai un état : je suis peintre et dessinateur. Le meilleur, c'est de vivre de cet état. Je travaillerai tous les jours, je dessinerai, je peindrai; je réussis surtout la tête. Puis j'irai faire des propositions aux marchands, aux amateurs... Il y a aussi les copies des grands maîtres, au Louvre, au Luxembourg, etc. L'essentiel, c'est de travailler. Souvent, quand on ne réussit pas, c'est qu'on ne veut rien faire. » Il a quelque idée d'aller en Belgique, où il y a pas mal à s'occuper, surtout avec la peinture religieuse. »

Le 18 octobre, il va se loger dans un hôtel de la rue Nicole, près du Val-de-Grâce. C'est un capucin, le père Philippe, qui lui a donné cette adresse. Il n'y reste guère, puisqu'il est à Bruxelles pour la Toussaint. Il répudie jusqu'à son nom : il faut lui écrire 63, rue aux Choux, M. Bernard Marie. Comment passe-t-il ses journées?

« Je me couche de bonne heure et me lève de même. Je m'arrange pour faire une visite à l'église, sinon pour la messe entière. Je finis de dire mes prières, qui sont assez longues, dont j'ai composé quelques-unes. Si je n'ai pas de courses à faire et si je ne dessine pas (mais je dessine beaucoup), je lis toujours les mêmes livres, ni journaux, ni rien que la Bible et l'Evangile. On peut les relire continuellement, c'est comme si on les lisait pour la première fois; tant il y a de choses qu'on n'avait pas remarquées... »

Il donne ces détails dans une lettre à sa sœur du 25 novembre, et lui annonce en même temps son départ pour Londres le jour même. Son adresse est désormais : M. Bernard Marie, poste restante, General Post Office Londres... « Prie Dieu et *saint Benoit Joseph Labre*, ajoute-t-il, de protéger mon séjour dans ce pays. (C'est lui qui a souligné *saint Benoit Joseph Labre.*) Quel saint ! quel grand saint ! poursuit-il [voir la citation p. 11].

A peine débarqué à Londres, il écrit à son ami Roëhn, au ministère, le 28 novembre, pour demander l'envoi d'urgence d'un certificat établissant son identité de professeur, car il a trouvé une place. L'adresse n'est pas la même que pour sa sœur : *Mr. Nouveau, professeur de dessin, Belgraive Street, Euston Road, Londres.*

Entra-t-il en fonctions? C'est douteux. Le 18 janvier 1892, il mande à sa sœur sans aucune allusion à un professorat quelconque :

« Dis-moi seulement si tu as mon manuscrit. J'aimerais assez à le revoir ensemble pour le faire paraître. L'éditeur

Vanier (quai Saint-Michel) le prendrait, je crois. Je m'occupe aussi de loin en loin d'un second poème dont je ferai imprimer, ici à Londres, la première poésie à part : 18 strophes que je compte envoyer aux anciennes connaissances. J'ai aussi dans la tête un livre, en prose, dont le titre sera : RELIGIOUS LIFE, d'un genre tout particulier. Tu vois que j'ai du pain sur la planche.

Je veux aussi écrire un tout petit traité de dessin et de peinture pour Marie-Louise [*sa nièce*], un résumé du peu que je sais sur ce sujet... » L'adresse a changé : *Bernard-Marie Nouveau*, 44, Warner Street, Clerkenwell, Londres.

C'est de la banlieue ouest de Londres qu'est datée la lettre suivante, du 22 février : *Ealing, Byron House School, W. England.* « Je suis dans une école où je peux pour pas cher (85 francs par mois) apprendre ce qu'il me faut d'anglais (peu) pour pouvoir être appointé en donnant des leçons de dessin. » Lui écrire au nom de *B.-M. Nouveau* ou de *Bernard-Marie*. Il s'est présenté sous ces deux noms, « explicables par la mode chez les artistes de signer de pseudonymes ». Il se détache de plus en plus du monde et de la famille.

« Usages du monde ! Préjugés du monde ! Politesse du monde ! Le monde est irrémédiablement condamné... Ne me considère donc pas trop, je t'en prie, au point de vue du monde. Aime-moi, si tu veux m'aimer, *chrétiennement*. Oh ! que je serais heureux si j'avais une sœur qui m'aimât chrétiennement. Peut-être m'aimes-tu ainsi. Alors tant mieux pour toi...

» Avec la vie que je mène, il ne faut pas me demander d'être régulier dans ma correspondance; avec l'esprit d'indulgence, trouve à mes silences de bonnes raisons. Il en est une dans les psaumes, c'est que *mendicus sum et pauper*. Sans M. Delannoy, d'ailleurs, je crois bien que je n'aurais demandé à vous tous de France que l'oubli.

Tu comprends. Mes meilleurs baisers en Notre-Seigneur. B. Marie. »

Un post-scriptum explique l'allusion à M. Delannoy : « Je n'ose pas te demander si M. Delannoy s'est confessé avant de mourir. »

« Voir dans l'Evangile, écrit-il encore de Londres, le 30 mars, ce que Notre-Seigneur pense des sentiments naturels dont le monde fait si grand étalage...

» Attends pour m'écrire que je t'aie donné mon adresse. N'écris pas à Ealing, où on ne l'a pas. Et tu sais... le jeûne, la prière et l'aumône. »

« Dieu n'a pas voulu que je restasse à Londres, écrit-il le 15 avril 1892 de Bruxelles. (M. G. Nouveau, 48, rue de la Querelle.) Et ici la lutte est à recommencer... J'ai dû reprendre mon nom de Germain ici, à cause des papiers que j'ai maintenant et de mon ancien séjour. »

« Je ne pense pas trouver quoi que ce soit à Bruxelles (lettre du 21 avril). Il n'y avait vraiment qu'un pays où je pouvais vivre, en voulant rester dans le monde, c'était l'Angleterre. Il s'en est fallu de bien peu que je réussisse; car, comme tu dis, je me suis donné du mal; mais je n'ai pu tenir. Il serait long de te raconter cela. Je regrette Londres, je regrette les Anglais, beaucoup plus hospitaliers (bien que cela tende à changer) que n'importe quel peuple du continent, et bons pour leurs pauvres, etc..., etc... Tout cela m'entraînerait trop loin...

» Tout mon désir est d'entrer en religion, ne serait-ce que comme frère-lai, si je ne suis pas trop vieux et si l'on veut de moi. Continue à demander à Dieu sa protection pour moi. Les temps sont très difficiles pour les pauvres. La pauvreté, cette vertu du chrétien, cet état de Notre-Seigneur, cette vocation de saint Labre, sont aujourd'hui *punies de la prison* en Europe. Pauvre malheureuse Europe ! »

Au cours de cet été 1892, Germain Nouveau fit le pèlerinage de Rome. Nous en avons la certitude par la réponse que Léon Dierx lui envoie le 22 octobre : « Je vois que vous avez été fort impressionné par Rome »; réponse adressée à Rousset où Nouveau a fait halte quelque temps en revenant d'Italie.

Ici, lacune d'un an. Le 8 septembre 1893, Nouveau est à Marseille (59, rue des Grands-Carmes). Il postule, au ministère, une place de professeur de dessin : Algérie, si possible, ou colonies; car il souffre de rhumatismes chroniques surtout aux petites articulations des doigts de la main et du pied. Sa demande n'est pas agréée. Qu'à cela ne tienne ! Sa fantaisie le pousse vers Alger : un passage sur le pont n'est pas coûteux.

« Je suis à Alger [écrit-il le 12 décembre 1893, à Aden, à Rimbaud, dont il ignore qu'il est mort depuis deux ans], en qualité de professeur de dessin en congé, avec un étique traitement et en train de soigner (mal) mes rhumatismes. Il m'est venu une idée que je crois bonne. Je vais avoir en ma possession bientôt une certaine somme et voudrais ouvrir une modeste boutique de peintre-décorateur. Il y a peu à faire à Alger, ville tuante; j'ai pensé à l'Égypte [1] que j'ai déjà habitée plusieurs mois il y a sept ans; puis enfin à Aden, comme étant une ville plus neuve et où il y aurait plus de ressources, à mon point de vue, s'entend...

» N'ai pas vu Verlompe [*Verlaine*] depuis bientôt deux ans, non plus que Delahuppe [*Delahaye*]. L'un est célèbre et l'autre est au ministère de l'Instruction publique... »

Curieux, chez ce mystique qui se désintéresse complètement de la famille, ce soudain désir de renouer, après

[1] Nouveau veut sans doute parler de son voyage au Liban, qui datait plus exactement de neuf ans (1884). Aurait-il fait escale en Égypte, à son retour? C'est peu probable. Mais pourquoi a-t-il remplacé le séjour au Liban, qui est certain, par un séjour improbable en Égypte?

vingt ans de silence, avec son compagnon de Londres. Espérait-il, à son tour, le convertir? L'exemple de Verlaine n'était guère encourageant.

En mars 1894, il sollicite de l'Académie d'Alger — n'est-il pas professeur en congé? — son hospitalisation à Hammam-R'hira (station thermale), pour soigner ses rhumatismes; la cure est suivie d'une amélioration passagère.

Dans le courant de l'été, il tente à nouveau de se faire réintégrer dans l'enseignement. « Je ne cesserai, écrit-il d'Alger, le 30 août 1894, à son ami Roëhn, d'avoir Tunis pour objectif jusqu'au dernier moment. C'est si bien le poste qui me conviendrait pour les raisons que vous savez [*sa santé*], sans parler des raisons artistiques, car Tunis est une ville pour professeur artiste...

» ... Pour me résumer : Tunis, ou à son défaut Marseille; à défaut de Marseille, un poste en Algérie, n'importe où... »

Un an se passe sans que Nouveau reçoive satisfaction. Il s'en plaint à Léon Dierx (5 octobre 1895) :

« ... Je resterai rhumatisant tout le reste de ma vie; mais je souffre aussi d'une maladie cruelle, qui s'appelle la misère. Il faudrait que Roëhn me trouve un poste *n'importe où*, ou que j'aille dans une ville plus hospitalière qu'Alger (Marseille par exemple) où je puisse ajouter quelque chose aux ressources *insuffisantes* que je tiens du Ministère... Je ne comprends pas le silence de Roëhn... Voilà l'année scolaire commencée, je suis sans aucune nouvelle. Que vais-je devenir à la fin du mois si mon congé (en prévision d'absence de situation nouvelle) n'a pas été depuis longtemps renouvelé? »

En février 1896, il quitte l'Algérie et de Marseille (22 février) il écrit à Roëhn :

« Il me reste 4 francs en poche, que je dois à la libéralité de notre ami Dierx. Donc, avec un empressement

que vous comprendrez, je vous dis : Mille mercis d'avance ! »

Envoyé 200 francs, 27 février 1896, lit-on en haut du billet, à gauche.

De Marseille, le 24 novembre 1896, il mande à Roëhn : « Je vois que le temps des nominations se passe, sans rien m'apporter encore cette année-ci... Faut-il retourner en Algérie ? ... »

Au crayon, en haut, à gauche : « *800 francs en deux termes, 95-96.* »

Dans une lettre au ministre, datée d'Aix en Provence, 16 août 1897, il renouvelle sa demande de réintégration dans un poste de l'enseignement :

« J'ai dû faire allusion dans cette demande au manque de fixité que mes amis me reprochent, écrit-il le même jour à Roëhn. Vous voyez par mon voyage à Paris, qui n'a pas eu d'autre but et par la suite de mes démarches, que je ne demande qu'à me fixer. J'espère, mon cher Roëhn, que vous voudrez bien m'y aider de tout votre puissant et précieux concours. Cela ne dépend que de vous. Si vous ne me placez pas, vous me désespérez. »

Par décret ministériel du 13 octobre 1897, il est enfin nommé professeur de dessin au collège de Falaise (Calvados). Le 16 octobre, il refuse le poste ! « Des raisons de famille m'empêchent, au dernier moment, de mettre à profit la faveur dont la haute bienveillance, etc... » Après admonestation de Roëhn, il lui télégraphie de Marseille, 21 octobre : « Accepte poste. Nouveau. »

Nouveau s'en fut donc à Falaise, mais la ville et le collège ne lui plurent pas, et au bout d'une semaine il envoya sa démission et retourna dans son midi. « Il faut être resté huit jours à Falaise, écrit-il à Delahaye, au début de novembre, pour savoir combien cette localité est archi-chère ! Malheureux, tu me conseillais d'acheter un poêle et de faire du feu. Et avec quoi ?

Je ne pouvais tomber sur un pays plus froid, plus cher, avec de plus maigres appointements... »

Ce fut sa dernière tentative pour rentrer dans l'enseignement. Ses amis du ministère ne furent sans doute pas trop étonnés de sa démission, le connaissant de longue date. Ils ne lui en gardèrent pas rancune et continuèrent à lui envoyer de temps à autre, sur sa demande, un petit mandat : 100 francs, le 1er février 1898 (qu'on lui adresse à l'hôpital d'Aix, salle F, lit 6) ; secours 100 francs, le 8 février 1899 ; 100 francs le 27 janvier 1900, etc., etc.

Sans ami, sans parent, sans emploi, sans fortune,

tel veut vivre, tel vivra désormais Germain Nouveau.

Sans parent... Il a rompu toutes relations, même épistolaires, avec sa sœur Laurence. Quelle douleur pour cette femme sensible, qui avait écrit des vers et des nouvelles en prose — Nouveau le confie à Verlaine, dans une lettre — d'être ainsi privée de l'affection d'un frère qu'elle aimait tant et qui lui-même l'avait tant aimée. Elle ne pouvait pas comprendre le renoncement poussé à de telles limites. Et quel choc elle éprouvait chaque fois que de sa fenêtre elle apercevait ce pauvre frère, déguenillé, sale, besace à l'épaule et bâton ferré en main pour écarter les chiens, traversant le village de Rousset en mendiant son pain. Vite, elle se rejetait en arrière, entraînant ses deux filles pour leur cacher ce pénible spectacle. Elle mourra le 28 mars 1905, n'ayant pas encore cinquante ans. Sur quelles routes de France, d'Italie ou d'Espagne cheminait alors le disciple de saint Benoit Labre?...

Après l'expérience de Falaise, Nouveau retourne en Provence. A Marseille d'abord, où il se fait adresser son courrier poste restante ; mais il n'y reste guère, et fait

bientôt d'Aix, la ville où s'est écoulée son enfance, son séjour habituel : 13, rue Aude (1898), 8, rue Annonerie-Vieille (1899, 1900...). Séjour entrecoupé de deux pèlerinages, l'un à Saint-Jacques de Compostel, l'autre à Rome (1908), de fréquentes errances sur les grand-routes provençales, et de quelques voyages à Paris (premier semestre 1904; juin 1906), sans parler de six mois à Alger (1909).

Nous n'avons aucun détail précis sur son pèlerinage à Saint-Jacques de Compostel. Nous ne savons même pas s'il faut le placer avant ou après son deuxième voyage d'Italie. De nombreuses lacunes rendent la vie de Nouveau problématique pendant les dix premières années de notre siècle.

Nous sommes par contre mieux renseignés sur le séjour qu'il fit à Rome et à Naples pendant le second semestre 1908 par les huit longues lettres qu'il écrit à son cousin Léopold Silvy, lequel lui envoie un viatique de temps en temps. Peu de chose sur le pays et les musées. « J'ai vu beaucoup de tableaux depuis mon arrivée en Italie, et à Gênes ce Louis Quatorze italien de la nature morte, le Castiglione ! Il y a les plus beaux tableaux en Italie mais aussi c'est effrayant combien il y a de croûtage ! », Il veut bûcher comme un nègre pour faire de grands progrès en peinture. Il travaille autant qu'il peut, il a fait deux fois une petite nature morte ! Il attend un appui à Rome, d'un certain père Baffié, directeur d'un collège, pour qui on lui a donné une recommandation; malheureusement le père Baffié est en voyage, et malgré plusieurs visites au collège, il ne réussit pas à le voir. Il propose à son cousin de mettre son fils Paul dans ce collège; lui-même se chargerait de lui enseigner grec, latin, français, selon sa méthode, beaucoup mieux et plus rapidement que n'importe quels autres maîtres, — grâce à son expérience ! Il expose longuement ses griefs

contre son ami Larmandie qui ne lui envoie pas la copie de ses vers, ni les épreuves des VALENTINES. Il veut visiter Florence, mais arrivé à Acqua Peniente, il souffre du froid, et fait demi-tour; il rentre à Rome en passant par Orvieto, « un bijou artistique », et repart vers le sud : la Sicile et la Tunisie sont ses objectifs. Mais il ne dépasse pas Naples. Il voyage à pied par petites étapes. « Je suis d'abord parti pour Florence sans attendre d'avoir épuisé mes dernières ressources; puis quand mon fonds s'est épuisé, je me suis mis au portrait. Après quelques essais malheureux, mais non tout à fait infructueux, je me suis fait une méthode; j'ai eu des spécimens que j'ai montrés; j'ai agrandi de suite mon format, j'ai acquis de l'habitude, de l'aplomb. Et maintenant, ça va. J'aurais cru qu'à Naples (une grande ville) j'en ferais moins : j'en fais tout autant, et même davantage. Mais ça ne va pas sans inconvénients : j'ai des disputes à soutenir, parfois, des scènes inénarrables !... Mais enfin j'en fais, je peux dire, tous les jours, grâce à la modestie de mes prix. »

Retour d'Italie, il s'arrête à Saint-Raphaël, chez son cousin Léopold : celui-ci est absent, à Paris. Nouveau lui écrit aussitôt le 18 janvier 1909 : « Je viens de reprendre (car j'écris dans ton étude) les vers de DOCTRINE DE L'AMOUR pour faire la sélection sus-dite, et les lettres à mon cousin. Tu ne t'étonnes pas de la disparition de ces deux pièces. » Il l'engage vivement à aller voir Larmandie, pour tâcher de savoir s'il a bien réellement brûlé le manuscrit des VALENTINES comme il le lui a écrit (Nouveau a des doutes !) Il lui donne des instructions très minutieuses à ce sujet. Puis le cousin devra s'informer auprès de l'éditeur Messein s'il possède, comme l'affirme Larmandie, un manuscrit ou des épreuves des VALENTINES, « tu ne sais lequel des deux. *Et qu'une bonne fois nous ayons le cœur net de cette affaire !* Le reste te regarde : je m'en rapporte à toi pour négocier avec

lui, au cas où il y serait disposé, la publication de mon volume, au cas seulement où il désirerait en devenir possesseur. Tu auras beau jeu avec un homme chez lequel, dit-on, on marchanderait mes vers. Mais prends garde à ce piège : pour moi, je n'en crois pas un mot ».

Nouveau n'a pas l'air de se douter que son livre de poèmes religieux, sous le titre de SAVOIR AIMER, a été « publié par les amis de l'auteur sous les auspices de la Société des poètes français », avec la signature : « *G. N. Humilis* ». « Les amis de l'auteur », c'est Larmandie !

« Comment, lui écrit-il le 6 juin 1909, se reconnaître dans le fatras de vers que vous avez enfin envoyé à mon parent [*Léopold Silvy*] ? Il nous faudrait le manuscrit pour contrôler ou collationner, et il y a quinze ou vingt ans que je l'ai détruit, après l'avoir retiré des mains de M. de Sainte-Croix, par l'entremise de M. D... Vous me faites dire ce que vous voulez là-dedans ! Sans parler de vos interprétations fantaisistes. Par exemple, si c'est moi qui ai dit :

Car il porte dans l'ombre
Un masque étincelant sur un visage sombre

pourquoi voulez-vous que ce soit de Jésus-Christ que j'aie voulu parler ? Jésus-Christ ne porte point de masque.

» Quant aux épreuves des VALENTINES que vous retenez, les seules !... ce sont les seules qui soient restées d'un projet d'impression d'un ordre tout privé (elles ne devaient pas être mises dans le commerce), j'en ai eu entre les mains l'attestation écrite de mon imprimeur qui n'était pas M. Vanier (ou le successeur de M. Vanier) comme vous l'inventez maladroitement ; quant aux épreuves des VALENTINES, nous comprenons enfin que vous ne les rendrez ni communiquerez jamais ! Vous ne consultez, dans toutes ces questions, que votre seul intérêt. C'est dommage, car *en changeant le titre de l'ou-*

vrage, en supprimant certaines pièces, en corrigeant certaines autres, cela aurait pu faire une plaquette dont la publications eût pu m'être utile... Vous me privez de mon travail. — Bien à vous. — La Guerrière. »

La publication possible de ses vers continue de le tracasser. Cela tourne à l'idée fixe. Il récrimine sans cesse contre Larmandie. A la veille de quitter Alger, où son nomadisme l'a ramené l'été précédent, il écrit à Delahaye le 15 janvier 1910, à propos de ses VALENTINES :

« Ces vers qui, après tout (vu le sujet ne sont qu'un badinage), et où l'équivoque joue (bien sottement, je l'avoue), sur le mot Amour, qui n'est pas synonyme du mot bleu (de là l'ésotérisme de tous ces vers, malgré la clarté de l'expression), ces vers n'étaient pas destinés à être mis, comme on dit, dans le commerce. Et ces épreuves ne sont jamais allées jusqu'au bon à tirer. Aussitôt après ma sortie de Bicêtre, j'écrivis à mon éditeur-imprimeur (qui n'est pas M. Vanier), lequel me répondit aussitôt que, sans attendre mon invitation, il en avait détruit toute la composition.

» Quelque temps plus tard, à Marseille, notre ami M. de Larmandie m'écrivit (allant, en cela, au devant de mes désirs), qu'il les avait bien réellement brûlés ! Telles sont ses expressions. Je m'en tiendrai donc à son affirmation écrite. Cette question pour moi est close; il serait inutile de revenir là-dessus...

» Je profite de cette occasion pour vous parler aussi d'un précédent volume que Larmandie a fait recopier sur un manuscrit qui n'existe plus, du moins pour la plus grande totalité (ceci regarde la conscience de M. de Sainte-Croix, qui l'a eu longtemps en sa possession), vers que j'ai faits à une époque où mes connaissances en théologie et sur l'Écriture Sainte étaient nulles; et je vous ai déjà prié et je vous prie de vouloir bien faire observer au poète Léonce de Larmandie (que je n'hésite

pas à reconnaître bien meilleur poète que moi, pour éclairer tout à fait sa conscience dans une conjoncture où il pourrait être fâcheux pour lui d'adopter, malgré eux, les vers des autres), que ce n'est là, après tout, que la théorie de la Vierge-Mère, d'Auguste Comte, — laquelle n'a rien à voir avec le catholicisme, — philosophe (Auguste Comte) que je n'ai d'ailleurs jamais lu, ne connaissant cette théorie que d'après les critiques que l'on a faites de ses œuvres. » *(Alger, 15 janvier 1910.)*

A Alger, ce même mois de janvier 1910, il reçoit de Tarragone une lettre qui tranquillise peut-être sa conscience scrupuleuse. Il a fait le mois précédent une tentative de vie religieuse dans un couvent espagnol; mais n'ayant pu s'adapter à la règle, il a bientôt regagné Alger.

J. M. J.

« N. D. des Prés, 13 janvier 1910.

» Mon cher ami,

» Dès réception de votre lettre, je me suis empressé d'écrire à notre Révérendissime selon votre désir, et, afin que ce que je lui disais à votre intention réussît mieux, j'ai joint votre excellente lettre à la mienne. Dans sa réponse que je reçois à l'instant il me dit :

« Ce bon M. La Guerrière se trompe en croyant qu'il » a été renvoyé pour une *faute*. Le vrai motif pour lequel » nous l'avons prié de se retirer est que nous avons estimé » qu'il n'était pas fait pour notre genre de vie. Il n'y a » donc pas lieu à miséricorde là où il n'y a pas eu de » culpabilité. »

» Cher ami, que votre sortie de chez nous ne soit donc pas une cause d'inquiétude et de regrets. Tout le monde n'est point appelé à suivre la même voie; chacun a la sienne lui permettant d'arriver sûrement au ciel. Le saint curé d'Ars, à plusieurs reprises, a tenté de se faire religieux; toujours la Divine Providence montra que telle

n'était pas sa volonté. Comme lui, quoique restant parmi les dangers et les ennuis du monde, vous pouvez devenir un grand saint et je suis convaincu que vous le deviendrez. Je vous promets de continuer à bien prier à votre intention : de votre côté, veuillez ne pas m'oublier dans vos bonnes prières.

»Toujours bien fraternellement à vous en N. S. et en N. Im. C.

» Fr. *Marie-Bernard* [1]
O. I. C. »

De retour à Marseille en février 1910, Nouveau se rend à Aix où il fera un séjour plus prolongé. Il se loge 7 rue de l'École. C'est là qu'il apprend la publication des *Poésies d'Humilis*. « Larmandie, écrit-il à son cousin Léopold, en décembre 1910, viendrait de faire éditer à mon insu (et j'ajoute : tu sais si c'est malgré moi) mes vers !... » Il porte plainte contre lui et demande l'assistance judiciaire pour le citer en justice, malgré les instances de Léopold et de Delahaye, qui lui font valoir que Larmandie a été poussé par son admiration pour ses vers et par le désir d'être utile à leur auteur; car les sommes provenant de la vente du livre lui seront remises intégralement. Mais Nouveau n'a guère d'esprit de suite : tantôt il demande, tantôt il refuse; tous ses amis en ont fait l'expérience. L'affaire heureusement n'eut pas de suite; les renseignements recueillis sur le plaignant par le parquet d'Aix l'ayant fixé sur l'inanité de la plainte.

Nouveau recommence deux ans plus tard, alors qu'il s'est fixé à Pourrières. C'est contre la *Société des Poètes français* cette fois qu'il se tourne. Sur plainte par lui déposée au Parquet de Brignoles (Var), il est convoqué

[1] Sur un carnet (couverture marron) on trouve l'adresse du signataire : R. Père Marie-Bernard, à N. D. du Suffrage, près Tarraga, province de Lerida, Espagne. Station du Nord : Départ à 2 heures; y être à 1 h. et demie.

le 13 janvier, pour le 21, devant le bureau de l'Assistance judiciaire de cette ville, d'où ressortit Pourrières. La Société des Poètes français ayant son siège à Paris, la demande fut renvoyée au bureau de l'A. J. de la Seine, qui invita Nouveau à préciser ses accusations et demanda des renseignements à Brignoles sur le plaignant. Le bureau de l'A. J. conclut le 22 février à un non-lieu, qui fut signifié à Nouveau. Celui-ci en accusa réception à M. Lescouvé, procureur de la République à Paris, le 10 mars 1913 :

« Monsieur. De ce qu'il n'y a pas « lieu de m'accorder l'Assistance judiciaire », il ne s'ensuit pas que vous ne deviez me communiquer le dossier (dont vous semblez me menacer !...) D'ailleurs, c'est plutôt le contraire.

» Prière donc de nous communiquer le dossier ; et puisque vous avez l'honneur *(sic)* de m'écrire, recevez aussi nos salutations. *La Guerrière.* »

La réponse ne se fit pas attendre. La lettre de Nouveau lui fut retournée simplement, le 21 mars, avec invitation à se pourvoir en réformation de la décision qui l'a débouté, s'il le juge bon.

Revenu dans son village natal en septembre 1911, — il a alors soixante ans, — Germain Nouveau ne devait plus guère s'en éloigner. Il achète, en l'étude de Me Dragon, notaire, « une maison de bas en haut située dans l'enceinte de la commune de Pourrières rue de la Baraque, en très mauvais état », moyennant le prix de 70 francs. Il a toujours eu la manie des cartes de visite ; on en connaît trois de Pourrières ; une écrite à la main : *B. La Guerrière — Pourrières (Var)*, et deux autres en typographie : *Nouveau (François) — La Guerrière — Pourrières (Var).*

François Bernard — Dessinateur — On fait le portrait — Pourrières (Var).

Il n'a donc pas renoncé au dessin et au projet de faire le portrait de ses concitoyens ! Pas davantage à faire des vers et à s'intéresser à la poésie. « Aurais-tu l'obligeance, écrit-il à Delahaye le 27 mai 1912, de m'envoyer copie d'*Ophélie* du Shakespeare français (c'est ainsi qu'il fut nommé) pour un de mes amis que les trois seules stances de cette pièce que je sache ravissent et enchantent. » Et le 5 juin : « Merci d'*Ophélia*, belle comme la neige ! » On n'a pas vécu trois mois de sa jeunesse dans l'intimité de Rimbaud sans en garder un souvenir impérissable.

C'est le mois où il fait imprimer à Aix, chez E. Tournel, son *Ave Maris Stella, Paraphrase rimée (Première version)*. Tout le mois d'août, il charge Delahaye de publier son « joli petit poème » en son entier (condition *sine qua non*) dans quelque revue, en ayant bien soin de lui envoyer les épreuves à corriger. « Arrêtons les frais pour l'*Ave*, lui écrit-il le 1er septembre. Je tiens, je crois, meilleure idée pour sortir un peu de la « purée » comtadine. A bientôt envoi pharamineux. » Beaux projets jamais réalisés !...

Le 31 décembre 1913, il fonde un « journal » mensuel, qu'il rédige sur carte postale à l'adresse de Delahaye :

PRESSE DU PAUVRE

Son curieux numéro du 1er janvier 1914
Volera tous les mois vers des lieux différents,
Comme tous les matins journaux petits et grands,

A travers, par-dessous et par-dessus la ville
Mais des miens sous la nue, il n'en plane que mille.

1000 abonnés me faut
chanson nouvelle

Pour paraître le 1er février.

François La Guerrière.

Les bureaux seront à Paris.

Nous envoyons notre supplément sensationnel du 1er janvier à toute personne qui en ferait la demande accompagnée d'un envoi de 0,50 (cinquante centimes) à Laguerrière, Pourrières (Var).

Le poète de *La Chanson des Gueux* et des *Blasphèmes* reçut la même carte postale. Et le 14 janvier il y répondait par les vers suivants :

Ben ! c'en est deux, moi, que j'voudrais !
Deux suppléments, deux vrais, deux frais,
Deux qu'ont d'avanc' tout's mes estimes !
Et c'est pourquoi qu' j'envoie esprès,
Pour double servic' doubles frais,
Ci-joint deux fois cinquant' centimes.

Et bon an, vieux copain !

Jean Richepin
8, villa Guibert (XVIe).

« A vous, deux supléments?... » riposte Nouveau dans sa 2me carte postale (1er février 1914) :

PRESSE DU PAUVRE

Il y a combat engagé, à l'Institut, entre Richepin et nous au sujet de notre supplément de janvier. Nous disons dans notre premier distique (il y en a cinq) :

I

A vous, deux suppléments? qui fîtes ce beau coup
De nous tuer les Dieux? Un, c'est déjà beaucoup !

II

Mais les tuâtes-vous? . . . . . .

Les réponses seront insérées.

Les cinq distiques (s'ils ont vraiment existé) sont restés connus de leur auteur seul. Richepin, trouvant que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, ne souffla plus mot.

La *Presse du Pauvre*, devenue le 1er mars *Presse du Hère*, parut, pour la quatrième et dernière fois le 1er avril; elle était vraiment par trop squelettique et ne pouvait plus se prolonger.

En 1916, il établit la maquette d'une nouvelle publication, restée à l'état de projet; mais la note finale : « Pour

le prote; on s'arrangerait pour finir (en espaçant) sur cette page » montre qu'il la destinait bien à l'impression.

Publication de « la Postale » en vue de l'union
de tous les Français
AVE MARIS STELLA
ou
paraphrase rimée
de la poésie
de Bernard Sgr de Fontaine
par
un naufragé de N.-D.
(Première version)
Deuxième essai
Phocée
MDCCCCXVI

Ave Maris Stella (Récitatif mêlé de chants) lit-on en tête du poème; les personnages sont : *Le petit Parisien — une petite Provençale — un « estropiat » — un clerc (non tonsuré)*, etc. Le nombre des vers est écrit à la fin : 330, ainsi que les deux dates: 12 février 1912 — 19 octobre 1916.

Son « Placet rimé Au grand maître de l'Université », qui reprend un texte de juin-juillet 1906, en l'augmentant et le mettant à jour, est de novembre 1918, — l'époque de l'Armistice. Fut-il envoyé au ministère? Nous l'ignorons. Il reste sa dernière manifestation littéraire dont nous ayons connaissance.

Enfermé dans sa maison de Pourrières, Germain Nouveau menait une existence ascétique, passant ses jours et une partie de ses nuits dans la prière et la lecture d'ouvrages religieux, et se donnant fréquemment la

discipline. Il entretenait de bonnes relations avec le curé de la paroisse, l'abbé Roubert; mais quand celui-ci fut déplacé, en 1919, son successeur, qui avait fait la campagne de 1914, ne fut pas de son goût, et il ne le lui cacha point. Il se contentait de pain et d'eau et d'une soupe maigre qu'il allait chercher à l'hôpital; les sœurs redoutaient ses mots souvent durs. Il observait tous les jeûnes de l'Église. C'est à la fin d'un carême plus rigoureux peut-être encore que d'habitude, qu'il rendit son âme purifiée à son Créateur. Son absence aux derniers offices de la Semaine Sainte et du jour de Pâques 1920 alarma ses voisins; et quand le garde champêtre, requis, enfonça sa porte le mercredi matin 7 avril, on trouva son corps menu et décharné, sans vie, sur un infect grabat grouillant de vermine.

L'âme en est-elle atténuée?
Et qu'importe au Ciel sa nuée,
Qu'importe au miroir sa buée
Si Dieu splendide aime à s'y voir !... [1]

[1] La Doctrine de l'Amour : *Humilité.*

Voici son acte de décès :

Département du Var, Mairie de Pourrières. Extrait des Registres des Actes de l'État Civil déposé aux Archives de la Mairie. Décès. Le 4 avril 1920, à 11 heures, est décédé en son domicile Germain-Marie-Bernard *Nouveau*, célibataire, domicilié à Pourrières, né à Pourrières le 31 juillet 1851, profession aucune, fils de Félicien-Martin Nouveau et de Marie-Augustine-Alexandrine Silvy, son épouse, décédés. Dressé le 7 avril 1920 à 7 heures du matin, sur la déclaration de Jean Lapeyre, 54 ans, profession de garde-champêtre, domicilié à Pourrières, et de Marius Champvillard, 58 ans, profession de fossoyeur, domicilié à Pourrières, qui, lecture faite, ont signé avec nous Jules Michel, maire de Pourrières.

Certifié conforme et délivré le 14 décembre 1944. A Pourrières, le 14 décembre 1944. Le Maire :

L'acte de décès fait mourir Germain Nouveau le 4 avril, jour de Pâques. Germain Nouveau fut enterré dans la fosse commune. Deux ans plus tard on l'exhuma pour le mettre dans le caveau de la famille Silvy : son corps fut identifié grâce à la ceinture de cuir qui tenait son pantalon (souvent sans boutons) et lui servait en même temps de discipline. *(Note de son petit cousin Constant Moutte.)* Aucune inscription n'indique que le poète gît là.

POÉSIES DIVERSES

1873-1914

[*Sur son portrait à vingt-deux ans par Carjat*]

Sans verte étoile au ciel, ni nébuleuse blanche,
Sur je ne sais quel Styx morne, au centre de l'O
Magnifique qui vibre autour de lui sur l'eau,
Mélancoliquement mon esprit fait la planche.

DIZAIN

(Sur le mistral, la nuit, dans une boîte)

Les mille doigts du vent ! Toute la maison chante !
Le Mistral (pas celui...) filtre par chaque fente,
Dont il fait une corde où ronfle son archet
De rude aveugle, et c'est comme si l'on couchait
Dans une contre-basse en branle ! O quel délice
Et que ça vous endort mieux qu'un chant de nourrice !
C'est à faire rêver des doigts de Cabaner
(Pour ne pas toujours seul nommer Monsieur Wagner)
Et de quelque instrument frêle au corps diaphane :
L'archet au clair de lune a pris sa colophane.

DIZAIN

(Sérieux, celui-là ! pour faire oublier
affreuses plaisanteries *réalistes*)

La Province ! Eh bien ! oui, poète, qu'en dis-tu?
T'y voilà. Ton Paris, était-ce rebattu,
Avoue? Etait-ce vieux, hein? Et, s'il faut tout dire,
Tu riais d'y pleurer, et tu souffrais d'y rire !
Comme tu vas dormir ! Comme tu vas veiller,
Sagement ! Et qui sait ? peut-être aussi prier !
Car la province au fond est conseillère et sainte,
Car elle garde, aux champs où ton enfance est peinte,
La tombe de ta mère et la voix de ta sœur !
Pour rallumer un peu ton cœur. Ton cœur, ton cœur !

LES MALCHANCEUX

Quand ils viennent pour naître,
Leur mère va mouri !
Quand ils viennent pour rire,
Leur père meurt aussi !

Ils s'en vont à la chasse,
N'y a plus de perdrix;
Ils s'en vont à la danse,
Les violons sont partis !

Ils ont faim dans le ventre,
La soupe a trop bouilli !
Ils montent dans la chambre,
N'y a plus drap au lit.

Ils aiment une fille,
La belle fille a ri !
Ils la mèn'nt à l'église,
L' curé leur refusi !

Ils prennent une vieille,
Elle a trop de souci !
Les garçons ni les filles
Ne veulent pas veni !

S'ils viennent trois ou quatre,
Il n'y a plus d'habits;
Ils couchent tous ensemble,
Ils meurent p'tit à p'tit.

Ils s'en vont à la guerre
Pour se faire péri;
La Mort qui les rencontre
N' veut pas les fair' mouri !

Tôt sont venus au monde,
Trop tard en sont sortis.
Prions Dieu, qu'il les aye,
Ou ben l' Diab', ça n' fait ri !

CHANSON DU MENDIANT

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

Là-bas, sur la montagne,
Je bâtis ma maison
Avec du blanc d'Espagne
Et des petits bâtons.

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

Je n'ai qu'une chemise
Pour mon équipement,
Et quand vient la lessive
Je la sèche au beau temps.

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

Quand je vais à l'église
On me fait comme au roi :
Tout le monde s'empresse
De s'éloigner de moi.

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

Ce qu'on voit à ma suite,
A mon enterrement,
Ce sont les poux, les puces,
Qui s'en vont en pleurant.

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

TRÈS MESCHANTE BALLADE D'UN PAUVRE PETIT GUEUX

présentée humblement
au Roi d'Iceulx,
au Maistre ès ballades françaises
à Messire Jean Richepin
en sa demeure de la rue La Rochefoucauld
à Paris

Moyen ne suis, encore moins géant.
D'un joli laid, et bête oui, mais trop bête;
Tantôt assis, tantôt sur mon séant,
Tantôt mes pieds supportant mon squelette;
Tête je n'ai que pour « faire une tête »,
N'ayant rien plus, ni de pipe ou chapeau;
Mais, aille dans la lune, ou la lunette,
Qui n'a pitié du gueux Germain Nouveau !

Paresseux, non, parce que fainéant,
Peintre bien peu, mais pas du tout poëte;
Fermé par trop, ou bien par trop béant,
Enfant surtout, mais plus qu'un tel qui tette;
Un œil en deuil et l'autre pas en fête,
Vais sous le ciel où ne vois que corbeau;
Mais, soit privé de vin ou de piquette,
Qui n'a pitié du gueux Germain Nouveau !

Ne crois aux Saints, ni ne crois au Néant,
Trois préjugés partageant, d'âme honnête :
Manger, dormir et boire à l'échéant;
Quatre, ai-je dit, avec froisser cornette.
Hélas ! souvent ne bois qu'eau dans casquette !
Chien de grand route et puis rat de bureau;
Mais, soit brûlant loin de femme, orde ou nette,
Qui n'a pitié du gueux Germain Nouveau !

ENVOI

Prince, hébergez ma faim : pour lors j'apprête
Monsieur mon luth sans cordes de boyau;
Mais débouté soye de sa requête
Qui n'a pitié du gueux Germain Nouveau !

BALLADE DE MAUVAISE NOUVELLE

présentée humblement
par Germain Nouveau
nain
et pauvre petit gueux
au
Roi d'Iceulx
Jehan Richepin
en
son palais
de La Rochefoucauld
à
Paris

De la part de ceux dont suis frère,
Gueux du Midi suivant trottoir
Et chemin blanc d'Aix à Beaucaire,
Saints marmotteux, plus secs à voir
Que sarments, bruns comme vin noir,
Male nouvelle vous apporte
En mots dolents, las ! à savoir :
Pleurez, sire, la Vigne est morte !

Où trouvions jadis, avec chère
De grains mûrs, sommeils jusqu'au soir,
Plus rien. Va te faire lanlaire !
Pauvres grappes d'or j'ai vu choir,
Paniers vendre ! Et gens de pressoir,
Où sont-ils? devant quelle porte,
Les doigts tachés sur l'entonnoir?
Pleurez, Sire, la Vigne est morte !

C'était comme une autre grand'mère !
Aux foyers où gueux vont s'asseoir
C'est son bien qu'on brûle ! Peuchère !
Des pourlicheurs de pots l'Espoir
S'envole ! Ecus, gentil Avoir,
En fumée, au vent qui l'emporte,
S'en vont ! Que reste-t-il? Douloir !
Pleurez, Sire, la Vigne est morte !

ENVOI

Du Nord, que le grand saint Grégoir'
Eloigne un deuil de cette sorte,
Et fleurirons son reposoir :
Pleurez, Sire, la Vigne est morte !

*Marlotte, le *** 1873.*

A LÉON VALADE

Midi. C'est dans la cour; j'écris : un fumier glousse,
Un chien jappe, un frelon rit, deux scieurs de long
Font un grincement brun sous un grincement blond :
Et c'est une harmonie étrange, et pourtant douce.

Ce matin, — mes souliers sont encor verts de mousse, —
J'ai couru par le bois en déclamant Villon;
Et j'ai vu des terreurs blanches de papillon
Pour ma coiffe trouée et pour ma pipe rousse.

J'ai demandé, ce que tu sais bien, un sujet
De comédie à plus d'un arbre qui songeait :
Tous ne m'ont fait que des réponses évasives.

Alors, j'ai dû cueillir çà et là quelques vers,
Car mon passage fit parfois des taillis verts
Lever de blonds essaims de rimes Valadives !

AU PAYS

De la nuit bleue et blanche
Il résulte qu'on aime,
En dansant tout de même
Parce que c'est dimanche.

Jean, la lune s'écrème,
A penser qu'on en mange;
Et, fausse comme un ange,
La musique est suprême!

Dérubannez, ô notes,
Les mazurkas menées
Autour des foins en bottes;

Et qu'il semble à nos joies
Qu'il y ait des années
Qu'on a couché les oies.

JANVIER

Dans le palais d'Hiver, écoutez bien, c'est l'aube
Et la Saint-Valentin entrebâillant les portes,
Et, par les escaliers en velours, toutes sortes
D'éveils, soupirs de pas et musiques de robes.

L'Enfant, si frêle sous d'énormes cheveux d'ambre,
Assise au lit, de ses deux yeux trop grands dévore
Les joujoux monstrueux que la nuit fit éclore.
Son âme en fête a parfumé toute la chambre.

La servante, jolie Abyssinienne, rêve
Et s'afflige aux carreaux, car la neige sans trêve
A tué le jardin, que c'est à n'y pas croire !

Et le rire ébloui de l'une ne s'achève
Encore, et l'autre enfant, petite Idole noire,
Se dresse étrangement sur la Saison d'ivoire.

Londres, 74.

LES HOTESSES

Quand vous coulant au bas de vos lits d'accouchées
Après les affres du premier enfantement
Vous vous dressez enfin, vous sentant allégées
Comme un arbre où saignait un fruit mûr, lourdement;

Que dans votre miroir, Mères, Eves maudites,
Votre ombre frêle et pâle encore du danger
Vous fait prendre en horreur nos enfances, proscrites
D'un geste, et s'effarant d'un sourire étranger;

Tandis que vous traînez, mornes, vos cicatrices,
Dieu nous voit blancs d'un lait revomi par ruisseaux,
L'âme et le front navrés du baiser des nourrices,
Miaulant au roulis d'impassibles berceaux.

Or, grandis dans l'orgueil d'avoir des cœurs si tristes,
Plus tard, après l'avoir respirée en chemin,
O femme, dans le vent plein d'adorables pistes,
Tu n'as tendu qu'un doigt à toute notre main.

Car, ô mortelle, enfant belle comme la Terre,
Tu ne peux attirer dans ta nuit, sans que dans
L'entrelacement nu de ta caresse amère
Luise toute la bête en l'éclair de tes dents.

Mais comme une qui tue et qui n'est pas méchante,
Tu souriras toujours, ne pouvant écouter,
Pour tous les noirs baisers où notre âme déchante,
Dans le ciel qui s'enfuit nos anges sangloter.

Ah! nous la demandons toujours, la bonne Hôtesse,
La vraie, et dont le geste est sûr, toute au passant
Qui marche en la stupeur de la forêt traîtresse,
Les cheveux en sueur et les doigts lourds de sang;

Chez qui coulent des flots de bonté merveilleuse
Et les vins rares sur la nappe, où le sommeil
Blotti dans un parfum de lessive rieuse
Se berce d'une ivresse encor verte au réveil;

Où tu ne pèses pas, ô main, ce que tu donnes;
Où, sur des fruits charmants comme des fleurs, la faim
S'oublie en un verger aux trésors en couronnes
Et sous le soleil mûr d'un automne sans fin.

Mais, puisque c'est en vain, ô nos bouches, crieuses
D'infini, dont la voix, comme un oiseau de feu,
Emporte au ciel l'amour des foules furieuses,
Ah! puisque Dieu sans doute existe, mais si peu !

Viens, toi, la plus affreuse et pourtant la meilleure,
Trop méconnue au temps où l'on était petit;
O Mort, dernière Hôtesse, est-ce pas qu'il est l'heure :
Ta porte bâille comme en un morne appétit.

Dérobe-nous, tes fils sont las, surtout des roses,
Pas de tout, certe, et vieux d'aller et d'espérer ;
Donne, ô Mort, ton sommeil aux sombres amauroses
Et que l'aube et ses coqs ne sauraient déchirer.

YSEULT [1]

Voici la chose
Tout au long.
C'était à la fête du roi Jean.
On avait convoqué le ban, l'arrière-ban
De la chevalerie en armes du royaume :
Partant mon doux Seigneur. Il étrennait un heaume
Tout neuf, et ses brassards d'argent, je me souviens,
Ce jour-là. Le matin, grave, il m'avait dit : « Viens. »
Quatre petits normands tirèrent mon carrosse.
J'arrivais, ficelée ainsi que pour la noce.
A ma vue, on me fit un succès de hennin.
Le roi passa, charmant et suivi de son nain,
Me vit, et demanda mon nom, dont il fut aise.
L'heure du tournoi vint. Il fit placer ma chaise
A côté de son trône, et l'estrade était d'or.
Tout à coup (ah ! mon Dieu, je crois rêver encor),
Les grands abois des chiens en laisse au poing des pages,
Les lances, les drapeaux, les tambours, les hautbois,
Les aciers brabançons sur les chevaux danois,
Et les gens de Bourgogne, aux pertuisanes rudes.
Un beau jeune homme, ayant de fières attitudes,
A qui caracoler follement allait bien,

[1] Monologue de l'héroïne d'un drame bouffe en vers. *(Note de l'éditeur.)*

Vint vers moi, — comme mon mari ne voyait rien, —
Et d'un regard lancé d'une prunelle sûre
Il me fit dans le cœur une douce blessure.
« Ton nom? criai-je. Alors, du haut de son cheval :
« Tristan ! » fit-il, puis il s'éloigna.

(rêvant)

C'est égal,
Il aurait pu donner tout son nom, ce jeune homme !

(reprenant)

J'étais toute ravie encore, heureuse en somme,
Quand messire Enguerrand, duc des Machicoulis,
Ayant lu mon bonheur peint sur mes traits pâlis,
En conçut un soupçon effroyable; et la fête
N'était finie encor, qu'il chevauchait sa bête
A la portière du carrosse, où je rentrais.
Et depuis dans cette ombre et dans ces murs épais
Je vis, je meurs, sous l'œil de ce noir enfermée.

(On entend un son de trompe lointain.)

Etc.

(Octobre 1875.)

POISON PERDU

Des nuits du blond et de la brune
Rien dans la chambre n'est resté;
Pas une dentelle d'été,
Pas une cravate commune.

Rien sur le balcon où le thé
Se prend aux heures de la lune.
Ils n'ont laissé de trace aucune,
Aucun souvenir n'est resté.

Au bord d'un rideau bleu piquée
Luit une épingle à tête d'or,
Comme un gros insecte qui dort.

Pointe d'un fin poison trempée,
Je te prends : sois-moi préparée
Aux heures des désirs de mort.

SET OHAÏDAT

Je vous fus présenté, Madame, dans la salle
De marbre frais et sombre où vous passiez les jours
Au bruit de ces jets d'eau monotones des cours
Damasquines; l'or blanc cerclait votre bras pâle.

Assise à terre, à la manière orientale,
Vous écoutiez ceux qui distillent les discours,
Devant les narghilés d'argent aux tons d'opale
Que la Paresse fume à coups distraits et sourds.

Des fleurs couraient parmi vos étoffes de soie :
Vos yeux éclairaient l'ombre où votre front se noie;
Votre pied nu brillait; votre accent étranger

Eclatait dans ma tête en notes délicates;
Je vois toujours vos dents, blanches, fines et plates,
Quand votre lèvre, mouche en rumeur, fit : *Franger?* [1]

[1] *Franger* : Européen.

KATHOUM

Oh ! peindre tes cheveux du bleu de la fumée,
Ta peau dorée et d'un ton tel qu'on croit voir presque
Une rose brûlée ! et ta chair embaumée,
Dans des grands linges d'ange, ainsi qu'en une fresque,

Qui font plus brun ton corps gras et fin de mauresque
Qui fait plus blanc ton linge et ses neiges d'almée,
Ton front, tes yeux, ton nez et ta lèvre pâmée
Toute rouge, et tes cils de femme barbaresque !

Te peindre en ton divan et tenant ton chibouk,
Parmi tes tapis turcs, près du profil de bouc
De ton esclave aux yeux voluptueux, et qui,

Chargé de t'acheter le musc et le santal,
Met sur un meuble bas ta carafe en cristal
Où se trouble le flot brumeux de l'araki.

QUOY ! TU BLASPHÈMES DIEU

(Sonnet)

Quoy ! ty blasphèmes Dieu, qui t'a créé, qui t'aime,
Qui de gloire et d'honneur voulut te couronner !
Estoit moins fou Typhon, après un bon dîner;
Ne fust tant Goliath enivré de soy-mesme.

Si personne à ton front ne jette l'anathème
Et si pour toy Jupin oublia de tonner,
Penses-tu par hasard qu'à ta voix et ton air
Tout le Monde soit pris d'une frayeur extrême?

Un Roy, premier du nom, sans dire une ni deux,
Brusla sa langue infecte au blasphème hideux,
Sous le mesme palais de son garde françoise.

Tes chefs ont plus de goût, et moins de cruauté.
Tu peux jusqu'au tombeau blasphémer à grand noise
Et ne faire que ça, toute l'éternité.

Bénédict.

Prophète de Sion, que ta prière est bonne
Que l'Eglise a placée en la bouche des morts,
Qu'elle chante avec eux, tandis que leur glas sonne
Sur le funèbre drap qui recouvre leur corps !

Pourtant, ô saint pêcheur, dont le cri me console,
Ta lugubre vision sied, au goût des savants,
Moins aux morts du tombeau qu'aux défunts de la geôle,
A la vië des morts qu'à la mort des vivants.

En effet le défunt, qui prie au cimetière
Du fond de son tombeau, n'en est tant empêché
Que le mort à la grâce adressant sa prière
De l'abyme sans fond que creusa son péché.

Le premier ne sent pas que feux de Purgatoire,
Le second sent déjà le roussi de l'Enfer.
Ah ! Seigneur, si mon pleur n'a rien de méritoire,
Que celui de David m'arrache à Lucifer !

LA CHANSON DU TROUBADOUR

I

Sous la loi d'Esclarmonde
Ranger la terre et l'onde
Me ferait grand honneur !
Mais d'embrasser Glycère,
Un bonheur si vulgaire
Ne m'est pas un bonheur.

II

De trouver sans seringue
Une rime à Bérhingue
Ne serait sans valeur;
Mais, n'ayant sou ni maille,
D'avoir quelque marmaille
Me serait grand malheur !

Fait à Aix, 15 avril 1903,
(aux portes de l'Eglise du Saint-Esprit.)

A ERNEST DELAHAYE

Mars, 18.

J'ignorais que ta maison
Etait en infirmerie
Changée en toute saison.
Je te demande pardon
Et je ne m'étonne mie
Sinon de vous savoir encore tous en vie !
Et j'en ai l'âme réjouie
Au moins autant que ton docteur,
Qui ne saurait manquer à te faire un malheur !
Car de deux choses l'une : ou vous met sur la paille
Ou vous force d'aller où faut que chacun aille.

Ton

LA GUERRIÈRE.

(Paris, 18 mars 1904.)

AU MÊME

Riez, Nymphes de Vaux ! n'effeuillez plus bouquet
Aux mânes de Fouquet ;
Mais sablez les chemins et fleurissez les haies
Au plus joyeux des Delahayes !

9 décembre 1913.

AU MÊME

Pour monter jusqu'aux cieux, ou piquer une tête,
Qui pourrait dans les airs égaler un poète ?

17 janvier 1914.

AIMEZ LA VÉRITÉ

Aimez la Vérité... Laquelle?... Mais la vôtre,
Celle dont votre cœur est un puits comme un autre,
Où l'humble écho se cache et rit de retentir.

. . . . . .

L'Amour n'est pas l'obscur contentement
D'être femme et mari, ni de prendre un amant,
Ni de mettre un baiser orgueilleux de sa flamme
Sur les lèvres de l'homme ou celles de la femme,
Baiser qui fait pleurer les vieux et les enfants.

. . . . . .

Cela, c'est le plaisir qui rôde autour des jupes,
Berger sombre, suivi d'un noir troupeau de dupes.

. . . . . .

L'Amour n'est plus le bois où la nymphe s'étire.

. . . . . .

L'Amour, c'est la science en fleurs, c'est la première;
C'est avoir le cœur plein d'une immense lumière.
Deux taches ici-bas font tache sur le jour :
C'est l'homme sans sagesse et le cœur sans amour.

. . . . . .

Et si l'Humanité, rêveuse de revanches,
Rit, le cœur noir de haine, et s'égorge au soleil,
C'est à cause du fruit formidable et vermeil
Dont une lèvre avide a bu la chair mortelle.

. . . . . .

Amour terrible et bonté redoutable,
Que l'Esprit de Bonté nous rassemble à sa table
Et qu'il partage à tous le Vin et le Froment.
La beauté fait horreur et la vérité ment
Sans l'Esprit de Bonté, sans sa flamme si douce.
Que cet esprit divin nous guide, qu'il nous pousse
Lentement vers l'Amour, Eden d'où l'homme a fui.
Ne dites, ne pensez, ne faites rien sans lui.

HONNEUR AUX LÈVRES

Honneur aux lèvres, souveraines
Du jardin de la chair, car les roses sont reines.
Ah ! qu'un jour, roses d'or, mélodieusement
Vos lèvres s'épanouissent !
Les plus doux sons s'évanouissent.
Même la voix pâlit du plus tendre instrument
Au bruit royal que font ces deux grammairiennes,
Les lèvres aériennes !

. . . . . .

C'est à vos lèvres sur qui fume
Le duvet de la pêche en sa maturité
Que pend ce fruit qui fait les minutes jalouses :
Le baiser des épouses !

. . . . . .

Comme un air au creux du roseau
Sur qui le berger souffle, ainsi le baiser tremble,
Hirondelle d'amour qui ramène l'été
Dans le cœur désenchanté.

. . . . . .

Le monde est un agneau qui bêle
Dans le propre désert de son aridité.
Vous cherchez le plus doux des remèdes suprêmes :
Mais il est vos lèvres mêmes !

A vous qui fleurissez comme un jardin vêtu
De roses précieuses,
Vêtue ainsi que lui des fleurs de la Vertu
Toutes délicieuses...

Sa voix, sur la montagne, elle s'élève encore.
Paroles de Jésus, source sous les palmiers
Où s'abritent les cœurs ainsi que des ramiers,
Où les âmes vont boire ainsi que des chamelles :
Nourrice, tu suspends le monde à tes mamelles..
Car Il est aussi beau qu'Il est vrai : sa beauté...

(Dieu).

Vous, dont les Jésus rient dans leurs barcelonnettes,
Artistes d'autrefois, où vous reposez-vous ?
Sous quelle tombe où l'on prie à genoux ?
Et vous, mains qui tendiez les nerfs des colonnettes ?
Et vous, doigts qui semiez
De saintes le portail où nichent les ramiers...

(Les Cathédrales).

Etudes du soir, pleurs des cellules, tonnelle
Où la chère Mère a coutume d'attirer
Sur ses deux seins sanglés de bure une enfant belle :
Obscures amitiés dont Jésus doit pleurer ! [1]

[1] Quatrain supprimé de *Rêve claustral.*

Les jardins pleins d'oiseaux et les robes des femmes
Marquaient de leurs gaîtés ces livres printaniers
Et si charmants, mignons bouquets de fleurs, paniers
De fraises qu'en dix ans de lettres nous rêvâmes,
N'étant broyeurs de noir, ni fats, ni rancuniers...

Sur Victor Hugo

Bobine de rimeur gâteusement sonore.

Les vers des tourlourous sont toujours amusants :
Ils retracent d'abord leurs gestes paysans,
Se plaignent que d'écus on ne les couvre guère,
Préfèrent constamment leur payse à la guerre...

Simplement j'expie
Un travail impie,
Le plus insensé des duels
Et quelques plaisirs sensuels.

Jeune surveillant qui me tapes,
Vraiment grand merci de tes tapes :
Tu m'épargnes, sans t'en être douté,
Les tapes de l'Eternité.

Passez, gais voyageurs, sans regarder la « chose »;
Sans guigner le Castel, passez, gais troubadours...

LE CALEPIN DU MENDIANT

LA ROTROUENGE
DES FOUS DE BICÊTRE

Vous qui filez nos jours, ô Parques filandières,
Vous les savez filer de diverses matières,
Et des fous de Bicêtre où le flux a son cours
C'est de lin et de ...hum ! que vous filez les jours.

Vous qui filez nos jours, ô Parques filandières,
Vous savez les filer de diverses manières,
Et des fous de Bicêtre à tourner dans les cours
C'est en ronds et carrés que vous filez les jours.

Cependant qu'à guenon, ô Parques filandières,
Vous qui filez nos jours de diverses manières,
A guenon et sagouin du voyage à long cours
C'est en zig et en zag
C'est en joyeux zigzags que vous filez les jours.

Vous qui filez nos jours, ô Parques filandières,
Si filez-vous les nuits sous toutes les paupières,
Et des fous de Bicêtre à rêver dans leurs lits
C'est de Vases dorés que vous filez les nuits.

C'est là que d'ortolans, ô Parques filandières,
Vous filâtes mes jours quatre lunes plénières;
Mais or que pour souper je danse comme un ours,
Ce n'est de vermicelle où vous filez mes jours.

Çà, ma Muse, chantons, pour fort qu'il t'en ennuie;
Il faut au bout du pont que je gagne ma vie;
Les passants de nos vers fassent donc bon marché.
Prends ta viole et chantons jusqu'à soleil couché.
Une araignée en fer s'est emparée des villes,
Des champs, des continents et de toutes les îles.
On n'entend plus sonner dans tous les ports de mer
Que le mugissement d'une vache de fer...
Quel vacarme à minuit frappe encor mon oreille?
C'est la bête de fer qui travaille et qui veille.
Ah ! que de bras aura son travail étonné !
Que de doigts son travail au vice détourné !
Il lui sied bien vraiment d'excuser ma paresse.
Nous vivons pour des fers qu'on polit et qu'on graisse,
Nous vivons dans les fers que partout on suspend,
Nous voyageons aux fers d'un rapide serpent,
Nous nous mettons aux fers sur le cheval du singe;
Tout est en fer,.....
Sous d'étranges chapeaux un bizarre animal
Jusque dans le saint lieu montre le carnaval...
Piéça qu'il est venu, le roi de la Sibylle,
Longtemps a qu'on le voit, l'âge d'or de Virgile.
Saturne, selon moi, c'est la .....
Et Rhéa, selon moi, c'est la .....

Çà, Musette, chantons, car tout nous y convie.
Laisse un peu le burlesque, et ce gras fard essuie.

Il faut à mon régent sel un peu plus choisi :
Si nous chantons le bois, ce soit bois de Choisy.
Oui, nous touchons au temps qu'à travers sa fumée
Prédisait au Romain la Sibylle Cumée,
Et que pour deux ou trois de la Postérité
Sous le règne d'Auguste a le Cygne chanté.
De la lune déjà s'est Thémis rapprochée,
Qui s'était de pudeur dans Saturne cachée;
Et déjà quelques sons de flûte et de tambour
Des jeux de l'Age d'Or ont sonné le retour.
Car un dieu qu'on attend du haut de l'Empyrée
Va naître d'une race et puissante et sacrée.
Dame Lucine, ohé ! Ne froncez les sourcils
A Cyl par qui seront serpents de fer occis !
Chaste sœur d'Apollon, prends modèle à ton frère
Qui tua le premier... du haut du Belvédère.

Oui, mon Consul, c'est toi de qui l'on va tenir
Enfin ! la liberté d'aller et de venir,
N'ayant plus ton sergent les mains aussi pressées,
Te disant petit doigt nos secrètes pensées.
Rien ne gêne un grand Mois dans ses nobles essors :
De ses grandes paours déjà la France est hors !
Et déjà les François respirent sans contrainte
A l'aspect d'un Enfant qui bannit toute crainte.
De lui, Sa Majesté reçut de ses aïeux
La vie, ainsi qu'on sait que la mènent les Dieux.
Dans le banquet des Dieux où j'ai vu qu'il s'efface,
Les héros s'inclinaient pour lui mieux faire place;
Car il sait aux vertus du sceptre paternel
Gouverner sans désordre un empire éternel !
Ne tarde trop, Enfant. Voici que la charrue
Par de menus cadeaux prépare ta venue;

Au lierre, chapeau des Muses de ces bois,
Le bussi (?) fut par elle adjouxté de ses doigts;
Au colocase fut l'acanthe mariée,
Dont toute la campagne est moult émerveillée.
D'elles-mêmes déjà les chèvres (s'il vous plaît !)
Retournent au bercail toutes pleines de lait;
Et Messer du Lion qui fait moins le beau sire
Met aux pieds des bergers sourdines à son ire.
La Déesse des fleurs sous le même verseau
En fait s'épanouir en ton même berceau.
Serpents ne mordent plus de leurs dents venimeuses,
Poisons n'habillent plus leurs mines vénéneuses;
De la sage Assyrie en tous lieux croît l'encens :
Tout règle sa conduite au progrès de tes ans,
Si qu'à l'âge où tu peux dans les bouquins antiques
Lire de tes aïeux les hauts faits authentiques,
Comment par tel héros fut tel monstre abattu...
Quand tu sauras ce qu'est d'une ferme vertu,
L'on voit sur un terrain où volait la poussière
Onduler des moissons la vivante crinière,
Dessus la ronce on cueille un raisin des plus doux
Et du bois le plus dur sort le miel le moins roux !
Mais à Thétis au loin toujours encharbonnée,
A la glèbe toujours ... condamnée,
Aux pipes de l'octroi s'allumant dans le noir,
Soupçons de fraude encor se peuvent concevoir.
Se peut que Mars encor le prenne de voix haute,
Qu'un second Argo porte un nouvel Argonaute,
Et qu'un second Achille aux plaines d'Ilion
Fasse aux rangs des Troyens grande confusion !...
Mais quand les ans par qui la lèvre est embuée
T'auront sur le rebec la voix comme enrouée,
L'on ne voit plus de nef monter Neptune en mer,
Ni galions marchands en danger d'abymer,

Chaque terre à ses fils donnant sans nul péage
Tous les biens dont leur chant, si ce n'est davantage.
De torturer la vigne il n'est plus question,
Ni d'infliger au sol la marque du sillon.
Sans plus se soucier du vent ni de la nue,
L'homme affranchit ses bœufs du joug de la charrue;
Sans plus rien emprunter à l'art qu'exerçait Tyr,
Et la laine et la soie ont cessé de mentir.
Mais on voit le bélier qui les cornes présente
Se couvrir en jouant de pourpre moult plaisante,
Avecque l'arc-en-ciel tout le troupeau lutter,
Et voire les agneaux aux fleurs le disputer !
Adoncques, beau cousin, de Mars et d'Esculape,
Vois Jupiter là-haut pour toi mettre la nappe !
Vois Castor et Pollux t'amener leurs troupiers,
Vois l'axe de Bradley « *nutantem* » sous tes pieds,
Te rire dans les bois jusqu'au plus petit faune
Et cesser le plus fou d'être coiffé de jaune !
Ah ! si j'était plus jeune, aux jours de tes exploits,
Les chanter sur la lyre aux modes d'autrefois !
Ne me vaincrait Orphée au vallon du Solfège !
Ne me battrait Linus, ce pion de collège !
C'est à moi que saurait la couronne venir,
Bien qu'on n'ait pas comme eux si fort de qui tenir,
Que ma maman n'ait pas le renom d'être fée,
Ni mon papa la tête à ses rayons coiffée !
Et que si le dieu Pan nous venait à cheval,
Fort grand plaisir aurais-je à vaincre un tel rival !

Au cimetière, il est de fait notoire
Qu'il faut un jour sortir du réfectoire
Pour s'en aller, dans le bois de sapin,
Au fond d'un trou qui n'est trou de lapin,
En certain champ qui n'est le champ de foire.
Là, nos gourmands ne se font guère gloire
De se gorger d'un plaisir illusoire,
Ains à leurs vers font-ils joyeux festin,
Au cimetière.

Que rien ne sert d'un jeûne dérisoire,
Toi qui n'entends que de manger et boire,
Ores le vois. « Trop tard », crië Jupin,
(Et pour Junon me put quitter ton vin.)
Ores le vois. « Trop tard », crië Jupin,
« Peut-on pleurer en si jolie armoire »,
Au cimetière ?

Je vous ai — j'avais faim — un écrit déposé,
Que vous me renvoyez, et ce m'est bien aisé
De voir qu'il n'a parfum d'aucune bonne armoire,
Et l'adresse sans plus... Je ne sais trop que croire.

Vous vous serez, ami, sur nos vers égayé;
Ou bien vous leur voudriez soulier plus habillé;
Oui, mais des va-nu-pieds ne riment pour la gloire.
D'avoir pris votre avis nous n'irons à la foire.

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'iceulx
Qui ne sont même pas de ces papiers graisseux?
Vous nous traitez d'auteur : cela passe les bornes.

A vos timbres timbrant vous avez seul goûté :
J'aurais eu soupe et bœuf (toutefois sans les cornes)
Rien qu'avec les vingt sous que vous a port coûté.

A J.-A. R... [1]

Et moi, je vois aussi toute chose autrement,
Et je dis comme vous que nous sommes un poëte.
De notre père Hugo nous avons la cravate,
Nous rimons du Phébus dans le haut allemand.

Tous vos jolis brillants ne valent par leur boîte,
Ni votre imagerie un peintre d'ornement.
Quel « absurde » écolier ! le « ridicule » amant !
Tiens ! « dégoûtant » chanteur de la note inexacte !

Vous qui coiffez les gens, vous voilà bien coiffé.
Je n'aurai qu'un petit le bonnet étoffé.
Déjà, s'en mord un doigt votre grande niaise.

Mais *sur* elle du goût remportez donc le prix;
Ou tâche que tes vers, cirés par antithèse,
Reluisent pour longtemps sous tes justes mépris !

[1] *Lire :* A JEAN-ARTHUR RIMBAUD. *(Note de l'éditeur).*

DANS LE GOÛT DE V^re^

Si Chapelain n'était que dur !
Phébus n'eût eu le goût si sûr
Que de blâmer voix de rogomme
Qui n'eût été si dur à Rome
Et presque aussi peu dans Tibur.
Le son de l'r est assez pur
Dans Paris, mais moins dans Namur,
Et vaut dans Ararat, en somme,
Six chats.

De Lenière qui n'est un turc
Pour la douceur le fruit n'est sûr.
Mais l'erreur où dans son froid tome
L'autre enferma Gentil bout d'homme,
Plus lourde est qu'à chanter d'Arthur
Six chappes !

Je ne veux pas troubler des Méditations,
Mais admirer de loin des Contemplations.

Ce poëte a de beaux verts,
Il est très artiste en prose
Et tourna longtemps la rose
Avant de peindre le vers.

Votre plaisir de rimailler
Qu'on voit bien, parbleu ! sans collyre,
M'empêchera-t-il de bâiller,
Si jamais je viens à vous lire ?

Charle est en général un excellent poète,
Mais en particulier son bouquet nous entête.

Je veux bien être un monstre et même un rabougri,
Mais poëte, merci ! compère Guilleri.

De s'asseoir sur vos bancs Musette n'est si folle !
Nous sommes de vieux genre et non de jeune école.

SUR FRANCIS COPPÉE

dit François Coppée

— Qui fait vers françois ? — Francis.
— Que t'a-t-il donné ? — Francs six.
— Que préfères-tu ? Franc sois,
Les francs six ? — Non, les françois.

JE TE SALUE, ÉTOILE

Je te salue, étoile,
Qui nouvelle apparaît,
A genoux sous ton voile,
Vierge de Nazareth.

O Vierge bienheureuse,
Quel est donc cet esprit ?
En ta dextre pieuse
Un lys s'épanouit.

Vierge sainte, n'hésite :
Sauve-nous au plus vite
Des fins du réprouvé;
Reçois tôt cet avé,
Quoi que le plus étrange
Qui du serpent nous venge.
C'est fait, j'entends ta voix.
C'est fait, je vois la Croix.
Ce n'est plus au nom d'Eve,
C'est au tien qui relève,
Que ma Mère je vois !

Mère la plus aimable,
Pour avoir notre Dieu
Mis au monde en étable,
L'hiver, de nuit sans feu.
O le dur privilège !
Quel Noël ! sous la neige
Réchauffer de Jésus
Les petits membres nus.

Mais quoi ? des luths s'entendent !
O Porte des Elus,
Rois, bergers te demandent;
D'autant que tous perclus
Dans le siècle où nous sommes
Sans toi, nous, pauvres hommes,
Ne nous sauverions plus !

Or donc le plus coupable
Soit par toi détaché.
Tiens l'aspic à ta table,
En ton lit soit couché.
Aux aveugles des rues
Fais du moins belles vues,
Voir qu'à nos obstinés
Tes sourds soient pardonnés.
Des guerres et des pestes,
De nos fléaux funestes,
Ecarte les tableaux.
Jette aux vers des tombeaux
Les faux biens périssables,
Et des biens véritables
Choisis-moi les moins beaux.
Mais à Cupide obscène,
Injuste en son avoir,

Montre que veuve en peine,
Enfant vêtu de noir
Et pauvre en sa chaumière,
Ont chez toi bonne Mère
Qui sait les protéger
Et pourrait les venger,
Le jour qu'un Débonnaire
(Après le Cimetière,
Quand il faudra compter,)
Non pas sans hésiter,
Devrait, quelle misère !
Malgré pleurs et prières
Ton silence écouter.

O Vierge singulière
Dont l'humble humilité
Est jardin de lumière
En plus noire cité !
Quoi ! tu n'es point altière !
Eh quoi ! tu n'es point fière
De si grand' pureté ?
Oh ! pour ta grand' bonté,
Sois donc notre Bergère,
Et sous ta panetière,
Houlette et long manteau,
Change un sanglant taureau,
Change un tigre plein d'ire,
Ce qui revient à dire :
Change l'homme en agneau.
Délivre-nous d'un monde
Qui foule la pudeur !
Autre Jeanne plus monde
Sus au fornicateur !
Mets Cacus en déroute ;

Cessent d'être à l'écoute
Basile, Yago, Loyal !
Si que, par ton canal
Sortis de cette impasse,
(Notre-Dame de Grâce,
Daigne tous nous bénir !)
Chacun s'aille esbaudir
Le jour de la Victoire
Au séjour d'une gloire
Qui ne doit point ternir !

ENVOI

Ah ! si j'avais ta harpe,
Toi qui de moi riras !
Au lieu de cette écharpe
Où j'ai ce maudit bras !
Ou si je tenais l'orgue
Disons chez ceux de Lorgue,
J'éveillerais cent « laus »
Sur mille et mille flots.
Mais je ne suis prophète,
Encor bien moins poëte :
Nous sommes professeur.
Chez ma petite sœur
Ce poison mets-je en douve,
Et que saint Bernard trouve
Plus heureux traducteur !

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.
(VIRGILE, *Eglogue IV.*)

A ta mère encor faible, à sa mine pâlie,
NOURRISSON DES GRASSES, fais ta plus chère lie,
Et d'un petit souris saluë de ton mieux
Celle que l'on connaît au rire de ses yeux.
L'enfant qui ne voit mais qu'on lui rit sous la guimpe,
Il ne soupera pas sur un lit de l'Olympe,
Pour le ballet royal ne sera pas prié,
A la sœur de Vénus ne sera marié.

(AU ROI)

Dieu t'exauce, ô mon Roi, pour le salut du monde
Sous les vents de l'exil !
Et le nom de Marie en ta nef vagabonde
Te garde de péril !

Qu'un Saint cher aux François nous baille près de Vienne
Qu'armé du Crucifix,
Tu rentres en bon port... et Sainte se souvienne
De l'Aîné de ses fils !

Pour qu'un jour, sous ta main, de monts et de merveilles
Nous soyons les témoins,
Dieu te rende au centuple et tes soins et tes veilles,
Dieu ne peut faire moins !

Les souhaits, les projets que nourrit ta prière,
Les conseils de tes nuits,
Eclosent à la fois, couvrent toute la terre
Et de fleurs et de fruits.

L'honneur sera pour tous de voir qu'il te conserve
Toujours tous ses amours,
Et que soit ton retour, chez ton serf et ta serve,
Le retour des beaux jours !

Oui, le Seigneur s'accorde à toutes tes suppliques,
Si comme toi je lis :
Aussi bien sur les rois que sur les républiques
Règne la fleur de Lys.

Et j'ai vu dans le ciel, s'il faut ici traduire
Le texte mot pour mot,
Que sept grands potentats près de toi vont reluire
Comme le Chariot.

De chars et de chevaux où d'autres se confient
Trop ne nous soucions;
Nous, c'est au Saint nom Dieu, dont ils ne se méfient,
Que nous nous confions.

Mille obligations qui les rendent esclaves
Furent pièges pour eux;
Ces tyrans, de leurs mains, se forgent mille entraves
Sans qu'ils soient plus heureux.

Dieu, ne retarde plus l'heure des bienvenues
Au plus juste des rois,
Que déjà mille cris élèvent jusqu'aux nues
Comme sur le pavois !

ODE AU ROI

Mon Roi, au temps où nous sommes
Il se faut attendre à tout !
On ne trouve plus les hommes,
Les rois ne tiennent debout.
Eux aussi dans leur famille
Remontent vers le gorille.
Et déjà tous les François
Sortant de la bonne voie
N'ont d'yeux que pour la monnoie,
Et se rient des justes lois.

Tel que le Fils de Pélée
Tira jadis ses rideaux,
Etant mesure comblée,
Tels les dieux tournent le dos.
Les déesses les imitent;
Toutes choses périclitent;
Et tout se meurt du mépris,
Que fait voir en son empire,
De la femme de qui l'ire
Nous doit être un plus haut prix.

Qu'une Reine, loin de Troie,
Chasse aux syrtes inconnnus,
Harcèle comme sa proie
Le navire de Vénus !
Soit de mère en roc changée
Une déesse vengée !
Mais quand on a mérité
D'être haï de la nôtre,
Il s'en va de mort bien autre,
Car c'est pour l'éternité !

Sus ! mon Roy, n'agis en traître !
Vois, que suis-je à tes genoux ?
Celle qu'un Fleuve a vu naître,
Ramène-la parmi nous.
A la ville, aux champs, au temple,
A toi de donner l'exemple
Que par ailleurs il vous doit,
Me dit le Dieu le plus vite;
Sinon, aux bords du Cocyte,
Il s'en mordra plus d'un doigt.

Allons-nous tous dans la cendre,
Comme un saint roi nous asseoir ?
Allons-nous tous ne rien prendre,
Comme lui jusques au soir ?
La croûte la plus moisie
Nous sera-t-elle ambroisie ?
Cependant qu'à notre roi
Nous quittons tous notre verre,
Il n'est singe, sur la sphère,
Qui le sache comme toi.

Les puissances souveraines
Se moquent fort des humains.
Fatalité de ses chaînes
Ne leur peut lier les mains.
Vois jà partout la menace
A l'orage faire place;
C'est à toi de l'écarter
Et de te vite résoudre
A parer les coups de foudre
Que nous garde Jupiter !

Pour qu'à son doigt coure la glose,
J'offre mon style au dieu du jour;
Mais Dieu seul règle toute chose;
Souvent mon ombre se repose
Avant la fin du demi-tour.

A tous assauts ne prend-on ville :
Mon Vulcain n'a pas, ventre bleu !
Pour sa Vénus forgé mon style;
Mais parfois mon ombre fait gille
Au beau milieu du coup de feu.

Chez mon père il est vrai qu'on mangea fort d'un plat
Qu'un Esaü sait bien qui n'est en chocolat :
Mais quoi ?
N'en mange-t-on aussi dans la maison du roi ?

Sans amis, sans parents, sans emploi, sans fortune,
Je n'ai que la prison pour y passer la nuit.
Je n'ai rien à manger que du gâteau mal cuit,
Et rien pour me vêtir que déjeuners de lune.

Personne je ne suis, personne ne me suit,
Que la grosse tsé-tsé, ma foi ! fort importune;
Et si je veux chanter sur les bords de la Tune
Un ami vient me dire : Il ne faut pas de bruit !

Nous regardons vos mains qui sont pures et nettes,
Car on sait, troun de l'air ! que vous êtes honnêtes,
De peur que quelque don ne me vienne guérir.

Mais je ne suis icy pour y faire d'envie,
Mais bien pour y mourir, disons pour y pourrir;
Et la mort que j'attends n'ôte rien que la vie !

LA CHANSON DE MON ADONIS

A quinze ans, un jeun' de mon âge
Vint me dire un jour : Aime-moi !
Ce fut là tout notre mariage
A peu près comme dans les bois.

Ah ! hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! ho ! ho !

Adonis, c'était l' nom d' mon homme;
Quant à moi, l'on m'appelle Echo,
Le plus fort, c'est qu'au bar d' la somme
Il n' payait jamais son écot.

Après quatre mois de ménage,
Un beau jour, près de l'Opéra,
Il me dit : Je pars en voyage;
Promets-moi que tu m'écriras.

Son adresse, ell' n'arriv' pas vite :
Elle s'est égarée, je vois.
Le plus dur, c'est que dans sa fuite
Il ne m'a laissé que la voix.

Tous mes bijoux ont pris le coche;
De ma montre j'ai fait mon deuil;
Et pas même un mouchoir de poche
Pour essuyer mon petit œil !...

S'il t'en ennuie, Armand, ne lis Guerrière,
Car il n'a monstre en aucune manière,
Et rabougri ne l'est qu'ici de nom.
L'avait Hugo qui « pionce » au Panthéon;
Le fut Musset qui trop but dans son verre.
Monstres il est de plus d'un caractère,
Un Polyphème eût eu lait de ma mère
Qui n'en eût fait qu'assurer bien chignon,
S'il t'en ennuie?...

Qui l'est encore? Un Villon peut s'en taire;
Un Chapelain en a d'autres à faire.
Ce n'est Boileau, ce n'est non plus Scarron.
Serait-ce toi?... Je n'en crois mon lorgnon.
En ton lieu donc nous mettrons Baudelaire,
S'il t'en ennuie!

BALLADE

Plus d'un auteur sous la lune
Un peu trop en cultiva.
Ils en eurent près Béthune,
Et sous les murs de Jaffa.
La mode un jour en changea :
L'on n'en bêcha plus aucune ;
Dans le bleu l'on laboura,
A bon rimeur n'en faut qu'une.

Avec ses airs Pampelune,
Ce brave Hernani n'en a.
De fait, c'est chose importune,
Toujours seul il travailla.
Non plus ne s'en soucia
Ce bon Monsieur Lamartune,
(Car toujours l'a permuta)
A bon rimeur n'en faut qu'une.

Comme un vieux beau chez Neptune,
N'arbore, au grand Opéra,
Trop de couleurs à sa hune,
N'arborons qu'un dahlia :
C'était le goût de papa.
Qu'aux lieux où Javert pétune
Jeanne en rie, il se pourra.
A bon rimeur n'en faut qu'une.

ENVOI

Grosse coquette d'un Sha,
Nous ne te cherchons fortune.
Je ne... ne te dis que ça.
A bon rimeur n'en faut qu'une.

CHANSON

Le plus heureux, c'est dans la vie
Celui qui la passe à genoux,
Fût-ce en ses pleurs, source intarie,
Fût-ce en jeûnant, avec ses poux !

Toujours à la cour de ses rois,
Ou sous les yeux de sa marraine,
De grandes grâces il reçoit,
Force dons de sa Souveraine.

Le plus heureux *etc*...

Ici le plus noir est lavé,
Comme le plus qui se parfume;
Et le plus lourd s'est relevé,
Plus léger qu'au vent une plume.

Le plus heureux *etc*...

Et s'il est vrai qu'on n'a péché
Que comme l'aile d'une mouche,
Que le cœur du moins soit touché
Pour ceux de Mandrin et Cartouche

Le plus heureux etc...

Chacun a son petit défaut,
Son travers ou son ridicule :
Il faut s'en défaire au plus tôt;
N'est prudent qui toujours recule.

Le plus heureux *etc*...

LA FRANCE A JEANNE D'ARC

O Jeanne d'Arc, brave pucelle,
J'ai tant de nations chez moi
Qu'à cette heure en France nouvelle
Il en faudrait cent comme toi.

I

C'est le quinze août dans mon hameau,
Et c'est le grand jour de la Vierge;
La sainte nappe n'est de serge,
Et le bedeau n'a son plumeau.

Oui, mais je, pleurant à nouveau,
Sous un goupillon qui m'asperge,
Revois le drap couleur de cierge
De ma petite sœur Nouveau.

Elle aussi s'appelait Marie,
D'être morte fort peu marrie;
A sept ans, âge de raison,

(Attention ! gare à la tête !...)
Son âme brisait sa prison
Un quinze août, le jour de sa fête !

II

De Notre-Dame, en cette terre,
Hélas ! les jeux sont de retour;
Car nul ne lui fait plus sa cour,
Et l'enfant fuit la Bonne Mère.

Contre mes pleurs en la matière,
Le seul argument se fait jour
D'un psaume et lumière autour
De sept ans couchés dans leur bière.

Même date, et même prénom;
Vierge aussi hors le saint canon,
Sa fête fut fort dérangée;

Mais par un beau revers du sort
En Assomption fut changée
Celle qu'on prenait pour la mort.

Ravaudeuse de mes linceuls,
Où la postérité demain me voudra mettre,
A personne du moins nous n'aurons dit : Mon Maître,
Comme ces beaux phénix qui font leurs vers tout seuls.

AU GRAND MAITRE DE L'UNIVERSITÉ
DE SON ANCIEN COMMIS D'ORDRE
ET EX-PROFESSEUR DE DESSIN
(OFFICIER D'ACADÉMIE)

PLACET RIMÉ

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS
CABINET DU MINISTRE

Paris, le 9 avril 1918.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que, par arrêté en date du 26 mars 1918, je vous ai alloué une indemnité de cent *francs à titre éventuel, sur le crédit des Encouragements aux sciences et aux lettres.*

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Pour le Ministre et par son ordre.
Le Chef du Bureau du Cabinet :
(non signé)

M. Germain Nouveau, à Pourrières (Var).

Le soussigné : poète fou,
(Rimant assez à loup garou)
Qui fut commis d'ordre, à vos ordres,
(Rimant trop bien à grands désordres)
Professeur plus tard à Agen,
(Pour rimer avec Pérugin)
Et plus tard, en « pays de Voge »,
Couvant poussins dessous sa toge,
Et, beau jour, de grand'fièvre plein,
(Or, c'était, sans toque, à Rollin)
De danser, chanter, dans sa classe,
A grands gestes de contrebasse,
Dont les enfants fort étonnés
Faisaient plus grands yeux que courts nez.

LA COMPLAINTE DU PROFESSEUR DE DESSIN

I

Chantons l'sort méritoire
Du professeur de dessin,
Surtout d'puis que le fusain
Est dev'nu obligatoire :
D'avoir les p'tits, moyens, et grands...
C' n'est pas un métier d' fainéant.

II

Tout's les nuits il faut qu'on s'lève,
En hiver, avant le jour,
Pour aller faire son cours,
Etc..., etc...

Enfin, sous clefs, au vieux Wicestre [1]
Où tous mes fous sont fiers d'y être :
« Le vin est bon, dans ces boîtes-là ! »
« Pour quant à lui » il s'en va :

(Se chante)

Je m'en vas, ou m'en envais,
Et m'en enfus, jusqu'à Beauvais;
Je m'en envais, ou m'en envas,
Et m'en enfus, jusqu'à Privas !

(Hélas !)

Vient ici sur petit Pégase [2]
(Dans la lune, troisième phase)
Selon les vieux us de chez nous,
En embrassant vos bons genoux,
Mais toutefois par métaphore,
Prier à grands sons de mandore;

[1] Prononcé : Bicêtre.
[2] En burlesque : c'est notre genre.

Mais sans vendre de l'ellébore;
Et sans trancher du commodore;
Et sans parler du Minotaure;
Et sans tirer le *Sémaphore*;
Et sans grimacer comme un More [1];
Ains, en grimaçant comme un singe
De peur d'être encore arrêté,
Et matriculé, quant au linge,
Chez Maître à toute extrémité.
Sa veuve, l'Université
Qui, sous ses coques, n'est sans grâce [2],
D'abord, d'embrasser Camescasse,
Et de me rendre ma maman
(Il veut dire probablement
Cet officier, et bon dément...
Qu'on lui rende l'appointement;)
Mais j'ai trois fois la même rime...
Bah !... après tout, ce n'est pas crime
Et m'excuser vous voudrez bien,
Surtout, si nous n'ajoutons rien.

Vous en sera son très grand âge
Reconnaissant, comme d'usage;
Et fort obligés, ses amis,
Qu'à sac ou fuite il a tous mis [3].
(Sans oublier la politesse
De vous inviter, chez Phébus,
A tirer, aux bords du Permesse,
Le lapin appelé : rébus.
A pêcher, dans le vert Permesse,

[1] De Venise, l'ami d'Honest Iago.
[2] Et souligné, pour le « Conseil Supérieur ».
[3] Nous sommes dans le domaine de la fiction !

Sur fond de culotte à l'envers,
Ce qu'on nomme « de jolis vers »,
A bailler avec nos... Déesses ;
A fumer l'air, quand il est froid ;
A déjeuner de ce qu'on voit ;
A dîner de ce que l'on croit ;
A souper de ce que l'on doit,
A jouer à jeu qu'on conçoit.)

Mais le bon dieu de Médecine
Vous baille toujours bonne mine,
Et vous préserve de tous maux,
Des laids aussi bien que des beaux,
Et d'avoir un chancre superbe
Et de vous gratter dessus l'herbe.

Tout au bas de quoi j'ai signé
Pour ce malade condamné :
(Car le DÉLIRE POÉTIQUE
Comme son frère alcoolique
Ne guérit qu'au monde meilleur)
Poète fou, grand rimailleur.

Juin-juillet 1906.

N'arriva pas à son adresse.

Mais en 1917, pour le chapitre de l'Encouragement aux Sciences et Lettres, nous disons, au bas d'une « lettre » se terminant par :

Ma bougie se meurt, ma bougie est morte !

CHANSON

Ma bougie est morte,
Je n'ai pas de feu
Qu'à la lune, en sorte
Que j'en ai fort peu.

J'ai pour toute escorte
Les rats, les souris ;
Si ma Muse avorte,
Je n'en sois repris.

Puces et punaises,
Araignées, cafards...
Je ne suis à l'aise
Logé aux Beaux-Arts.

Le vent sur la face,
A travers le mur,
Quand, de guerre lasse,
Je dors sur le dur ;

Et la pluie qui tombe
A travers mon toit,
Me met dans la tombe
Plus d'à quatre doigts.

Ma bougie est morte;
Que pour rire un peu,
Mandat l'on me porte
Pour l'amour de Dieu !

Plus tard, en 1918,

(Pour le chapitre de l'Encouragement aux Sciences et Lettres)

Point n'avez (si dois-je y souscrire)
Du temps à perdre, à lettre lire;
Mais par Vous-même encouragé
Bonne défense envers Vous j'ai,
Et dis-je, avec votre indulgence,
Que vous êtes capot d'avance !
Et jusqu'à Victoire j'irai
(Sur le radis, je l'ai juré...)
Sœur de la vôtre, si je n'erre,
Il s'agit de : « Ma cuisinière » [1];
Ouvrage entièrement nouveau.
L'on dira : On dirait du veau ! [2]

[1] On ne répond pas du titre.
[2] Cri parisien (autrefois).

Mais il m'y faut un lieu propice :
Ne se pourrait faire en Police,
N'en Justice : Hospice, ou Dépôt;
N'a l'asile de nuit, sans pot;
N'a la maison des fous, sans anse;
Il y faudra quelque défense,
Quelque dépense il y faudra;
Vous l'avez deviné, temps à.
Mais se morfond Seigneur Potage.
Ne le faites pas davantage
Attendre; et moi, faire du sot;
Et je ne veux plus souffler mot !

Fait à Pourrière, un jour d'octobre,
Qu'on fût, voire au moût, plus que sobre,
Sans même un chou à mettre au lard !
De ma Ruine, au bord d'un Lar,
Département d'un Var l'inverse,
Car le Var plus ne nous traverse.

Enfin, le 1er janvier 1918
(Pour le même chapitre)

En ce jour de l'An qu'on fête,
C'est la Paix qu'on vous souhaite;
A moins qu'après les lauriers
D'un Mars, vous ne soupiriez;
Et d'être en plus grande aisance
Ministre aussi des Finances.
On vous souhaite un chapeau
Ne bâtissant plus l'eau;
Des bottes on vous souhaite
Mais en cuir de quelque bête;
De ces gants pour les cinq doigts;
Porte-cigares de choix.
Des cravates, qu'il t'en pleuve,
(Préfériez-vous :)
Des bretelles, qu'il vous en pleuve !
Ayant toujours l'air de neuve;
Un du Bengale, et du Cap;
Et nippes... de pied en cap !
Force toiles d'araignée
Pour durer une journée,
Avec leur boîte à faux-cols
De ces petits giles fols;
Pantalons, faux, sur mesure
Avec la boucle et ceinture,
Et non les vrais qui, plus longs,
Vont de la nuque aux talons;
Matelas, draps, couvertures,
D'un Aubusson la facture;
Un vaisseau ! voguant sans bruit,
Hors de sa table de nuit;

Lit qui ne soit de rencontre;
Plus : une excellente montre;
Moins : un « excellent poignard »;
Plus : un excellent riflard;
Et pour avoir d'Excellence
Que savez par excellence,
Audience, au prochain jour,
Billet d'Aller et Retour
Au moins en première classe,
N'ayant « coïons » pour l'audace
De « brûler » aussi « le dur »,
Petit carton est plus sûr;
Une malle chapelière,
Voiture au débarcadère.
Moins la poche qu'à Paris
Font les tailleurs bien appris
Pour cas de mauvais' rencontre
Plus : une excellente montre
De Bréguet ou de Leroy.
Et que sais-je encore, moi ?...

Que vous auriez l'obligeance
D'expédier en Provence,
Sous simple forme de plis
Qui ne sont trop lourds colis.

Fait à Pourrière, en décembre,
Qu'on grelottait dans les chambres
De son « Guignol » près d'un Lar;
En département d'un Var
N'y coulant non plus qu'à Nîmes,
Mais en Alpes Maritimes.

Et en même temps, à MM. X. et Y.
...de l'Incrimatoire, mes amis.

On vous souhaite Bicêtre,
Car où pourriez-vous mieux être ?
Et à Bibi, Charenton.
C'est ma nouvelle chanson.

Car où pourriez-vous mieux être ?
Bon lit; bons pots; bon « picton »,
Ça vaut mieux...
On vous souhaite Bicêtre.

Et à Bibi, Charenton.
Où mourut Gill, « mon cher Maître » [1]
Qui « avait un million » [2];
Et à Bibi, Charenton.

C'est ma nouvelle chanson.
L'avenir fera connaître
Si elle est « prudente » ou non.
C'est ma nouvelle chanson.

[1] Gassot de Guines, auteur d'une *Muse à Bibi.*
[2] Moi, je le crois.

Et après quelque repos, de la part du chapitre :

A ALMA PARENS

Le temps est écoulé, que mettent d'ordinaire
Les avis, les mandats, à parcourir la terre ;
Et toujours : pas même un biscuit glacé !

Envoi

Que s'est-il donc, Maman, de si grave passé ?

...Novembre 1918.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur (hélas ! c'est tout ce que j'ai) de vous remercier des 1200 deniers dont vous avez bien voulu me gratifier ; mais comment, avec aussi peu de sesterces, — car aujourd'hui cent livres, c'est à peine cent sols, en comparaison d'hier — comment, dis-je, avec quatre cents liards (soit dit pour l'Encouragement aux Sciences) aller à Paris pour prolonger vos jours et ceux de mon médecin ? (Il ne plaisante pas. Vous savez que générale-

ment ceux de ce genre sont empiriques, plus ou moins.) Toutefois, j'y vais tâcher, car il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous autres.

Et, puisque vous nous empruntez volontiers nos formules surannées, je dirai comme vous diriez, en terminant :

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, la nouvelle assurance (hélas ! en fait d'assurance, je n'ai guère d'autre assurance) de mon entier dévouement.

Oh ! pour cela, vous pouvez y compter.

ÉPILOGUE

Je ne puis ma gloire payer;
Mais qui voudra fortune faire,
Il n'a qu'à mes vers publier
Et s'établir notre libraire.
Sur un siège éditorial,
Voire un Malassis [1] n'est si mal !

François Laguerrière
(G. Nouveau)
Employé honoraire
du Ministère de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts.
66, rue de Grenelle,
ou : à Pourrières (Var).

[1] Poulet-Malassis, ancien libraire.

SOURCE DES POÉSIES DIVERSES

Sans verte étoile au ciel
DIZAIN SUR LE MISTRAL
DIZAIN (SÉRIEUX, CELUI-LA)
LES MALCHANCEUX
CHANSON DU MENDIANT
TRÈS MESCHANTE BALLADE
BALLADE DE MAUVAISE NOUVELLE

Publiées par Jean Richepin dans ses souvenirs sur Rimbaud et Germain Nouveau (*Revue de France*, janvier 1926).

A LÉON VALADE. — Début d'une lettre de Nouveau conservée à la Bibliothèque municipale de Bordeaux (Manuscrit 1648, lettre 23).

AU PAYS
JANVIER

Ces deux sonnets sont écrits au verso d'une lettre du 23 septembre 1874 à Mallarmé. Aujourd'hui dans la bibliothèque d'Henri Mondor. Demi-feuillet de papier à lettre 210 × 130.

LES HOTESSES. Poème adressé à Mallarmé avec *Rêve Claustral*. Aujourd'hui dans la bibliothèque d'Henri Mondor. Demi-feuillet de papier à lettre vergé (210 × 130) 1re page, 8 strophes; 2me page, 4 strophes. Très fine écriture. Signé G. NOUV.

YSEULT. Dans une lettre à Verlaine (20 octobre 1875). Aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale.

POISON PERDU a été longtemps attribué à Rimbaud. On le trouve dans les deux premières éditions de ses vers : LE RELIQUAIRE (Genonceaux, 1891) et POÉSIES COMPLÈTES (Vanier, 1895). Berrichon l'a supprimé dans ses ŒUVRES DE J. A. RIMBAUD (*Mercure de France*, 1898), à juste titre, car il n'est pas de Rimbaud, mais bien de Germain Nouveau. Voir le très complet et intéressant chapitre : « *Poison perdu* » *élucidé*, dans le livre de Marcel Coulon : AU CŒUR DE VERLAINE ET DE RIMBAUD, « Le Livre », 1925, pages 43 à 82. On trouvera le fac-similé de l'autographe de *Poison perdu* dans l'ICONOGRAPHIE de Germain Nouveau *(en préparation)*.

SET OHAÏDAT. *Le Chat Noir*. 31 janvier 1885.

KATHOUM. *Le Chat Noir*, 21 mars 1885.

QUOY ! TU BLASPHÈMES DIEU. — En fac-similé d'autographe dans LES DERNIERS JOURS DE PAUL VERLAINE, par Lerouge et Cazals (*Mercure de France*, 1923), p. 174.

PROPHÈTE DE SION. Manuscrit appartenant à Mme Hart de Keating.

LA CHANSON DU TROUBADOUR. — *Littérature*, 15 octobre 1923. Le manuscrit est inséré dans l'exemplaire de SAVOIR AIMER conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

A ERNEST DELAHAYE : *J'ignorais que ta maison*, — *Riez, Nymphes de Vaux*, — *Pour monter jusqu'aux cieux*. — Trois pièces adressées à Delahaye. — Communiquées par Mme Veuve Ernest Delahaye.

BRIBES

Aimez la vérité
Honneur aux lèvres souveraines
A vous qui fleurissez

} Camille de Sainte-Croix, La Bataille, 14 juillet 1891

Paroles de Jésus. — Eugène Guerrin, *Le Beffroi d'Arras*, 7 novembre 1924, ajoute ces quatre vers au poème *Dieu* (LA DOCTRINE DE L'AMOUR), et le vers « Et vous, mains... » au poème *Les Cathédrales :* ce dernier vers rétablit la rime qui manquait.

Etudes du soir, pleurs... Huitième strophe d'un manuscrit de *Rêve Claustral* supprimée dans la rédaction définitive. Ledit manuscrit n'a pas encore de titre. Il a été envoyé par Nouveau à Mallarmé. Demi-feuillet de papier à lettre vergé (210 × 130), 1re page, 8 strophes ; 2me page, 2 strophes. Signé : G. NOUV. — Aujourd'hui dans la bibliothèque d'Henri Mondor.

Rêve Claustral, paru dans la *Revue du Monde Nouveau*, 1er avril 1874, a été repris dans les *Poésies d'Humilis et Vers inédits*, Messein, 1924. Notre manuscrit offre ces trois variantes : *cachant* sous de longs cils, au lieu de *couvrant* ; causer dans *leurs* rideaux, au lieu de *les* rideaux ; *Où* la pensionnaire, au lieu de *D'où* la pensionnaire.

Les Jardins pleins d'oiseaux, Camille de Sainte-Croix. La Bataille, 26 mai 1891.

Sur Victor Hugo
Les vers des tourlourous
Simplement j'expie...
Jeune surveillant

Léonce de Larmandie, Histoire de J. G. N. dit Humilis, *La Poétique*, Nos d'août à décembre 1908. — Articles republiés dans LES POÈMES D'HUMILIS, La Poétique, 1910.

Passez, gais voyageurs... Légende d'un dessin de Germain Nouveau le représentant jouant aux cartes avec Verlaine en wagon. — XVe Catalogue Pierre Bérès (1937), no 269. Le *Castel*, prison de Mons où Verlaine purgea sa condamnation à deux ans de prison, s'inscrit dans le cadre de la fenêtre.



TABLE

Pages

INTRODUCTION 9
Germain Nouveau 16

POÉSIES DIVERSES
1873-1913

Sans verte étoile au ciel 75
DIZAIN SUR LE MISTRAL 76
DIZAIN SÉRIEUX 77
LES MALCHANCEUX 79
CHANSON DU MENDIANT 81
TRÈS MESCHANTE BALLADE 83
BALLADE DE MAUVAISE NOUVELLE 85
A LÉON VALADE 87
AU PAYS 88
JANVIER 89
LES HOTESSES 90
YSEULT 93
POISON PERDU 95
SET OHAÏDAT 96
KATHOUM 97
QUOY ! TU BLASPHÈMES DIEU 98
Prophète de Sion 99
LA CHANSON DU TROUBADOUR 100
A ERNEST DELAHAYE : *J'ignorais que ta maison* . . 101
AU MÊME : *Riez, nymphes de Vaux* 102
AU MÊME : *Pour monter jusqu'aux cieux* 102

BRIBES

	Pages
AIMEZ LA VÉRITÉ	105
HONNEUR AUX LÈVRES	107
A vous qui fleurissez	108
Paroles de Jésus	109
Etudes du soir, pleurs	110
Les jardins pleins d'oiseaux	111
SUR VICTOR HUGO	112
Les vers des tourlourous	113
Simplement j'expie	114
Jeune surveillant	115
Passez, gais voyageurs	116

LE CALEPIN DU MENDIANT
(1911)

LA ROTROUENGE DES FOUS DE BICÊTRE	119
Çà, ma Muse, chantons	121
Au cimetière	125
Je vous ai (j'avais faim)	126
A J.-A. R. *(A Jean-Arthur Rimbaud)*	127
DANS LE GOUT DE V^re^	128
Je ne veux pas troubler	129
Ce poëte a de beaux verts	130
Votre plaisir de rimailler	131
Charle est en général	132
Je veux bien être un monstre	133
De s'asseoir sur vos bancs	134
SUR FRANCIS COPPÉE	135

Pages

JE TE, SALUE, ÉTOILE 136
A ta mère encor faible 140
(AU ROI) 141
ODE AU ROI 143
Pour qu'à son doigt 146
Chez mon père 147
Sans amis, sans parents 148
LA CHANSON DE MON ADONIS 149
S'il t'en ennuie, Armand 151
BALLADE : *Plus d'un auteur* 152
CHANSON : *Le plus heureux* 154
LA FRANCE A JEANNE D'ARC 156
I : *C'est le quinze août* 157
II : *De Notre-Dame* 158
Ravaudeuse de mes linceuls 159

PLACET RIMÉ
(1918)

Au grand Maître de l'Université 161

SOURCE DES POÉSIES DIVERSES 175

CE LIVRE, LE DIX-HUITIÈME DE LA COLLECTION « BEAUX TEXTES, TEXTES RARES, TEXTES INÉDITS », A ÉTÉ TIRÉ A 30 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL NUMÉROTÉS DE I A XXX, A 200 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ FIN BLANC, NUMÉROTÉS DE 1 A 200, 1000 EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHAMOIS, NUMÉROTÉS DE 201 A 1200 ET 120 EXEMPLAIRES DE CHAPELLE NUMÉROTÉS CH 1 A CH 120.

Nº CH 23

CE LIVRE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
PIERRE CAILLER, ÉDITEUR, SUR LES PRESSES
DES IMPRIMERIES POPULAIRES, A GENÈVE
LE 1er AVRIL 1949.

Dans la même collection :

CASANOVA

Caro mio don Giacomo

PIERRE DELBET

Le Caractère de Pascal

EMMANUEL BERL

Les Deux Sources de l'Art occidental

PAUL MORAND

L'Europe russe